

DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES.

(Cinquième article.)

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.



Nous ne parlerons que pour mémoire de la télégraphie aérienne, entièrement détrônée aujourd'hui par ces fils magiques qui transmettent la pensée presque aussi rapidement qu'elle a été conçue. Les frères Chappe furent les inventeurs du premier système sérieux de télégraphie aérienne. Ce fut en l'année 1794 qu'ils établirent, de Paris à Lille, la première ligne télégraphique; tous les peuples étrangers s'empressèrent d'étudier et d'adopter la nouvelle invention. La machine à signaux, l'alphabet télégraphique, inventés par les frères Chappe, se propagèrent pendant cinquante ans, et rendirent d'éminents services à tous les Etats de l'Europe, en dépit des imperfections inévitables auxquelles ce mode de langage était soumis.

Voici le mécanisme ingénieux et d'une admirable simplicité, à l'aide duquel les différents signaux pouvaient transmettre l'expression de la pensée. — Les frères Chappe ont consacré quatre-vingt-douze signaux à représenter chacun des quatre-vingt-douze nombres, depuis 1 jusqu'à 92. Ensuite ils ont composé un vocabulaire de quatre-vingt-douze pages, dont chaque page contient quatre-vingt-douze mots. — Le premier signal donné par le télégraphe donne le numéro de la page du vocabulaire; le second signal, le numéro répondant au mot de la dépêche; ainsi, le télégraphe écrit-il 1, puis 46, cela veut dire page 1, 46^e mot. On peut donc, exprimer 8,464 mots; mais les brouillards, les pluies abondantes, la fumée, le mirage, les brumes du matin et du soir, paralysaient le jeu du télégraphe aérien, et l'absence forcée des signaux pendant la nuit constituait un vice radical et sans remède. Toutes les dépêches venues après le coucher du soleil se trouvaient forcément remises au lendemain. Le salut d'une armée dût-il en dépendre, l'Etat fût-il en péril, la révolte eût-elle arboré ses drapeaux dans nos rues ensanglantées, nulle puissance humaine ne pouvait arracher le télégraphe à son fatal repos. Les tentatives essayées par les savants pour créer un mode de signaux nocturnes étaient restées sans résultat, quand un nouvel agent d'une action bien autrement prompte et toujours soumise à la volonté de l'homme vint changer tout à coup la face de la question. Plusieurs physiciens, et l'illustre M. Ampère, le premier, avaient observé ce fait que l'électricité circulant autour d'un morceau de fer communique à ce métal les propriétés de l'aimant. — Aussitôt que l'électricité ne circule plus autour du morceau de fer, celui-ci perd son aimantation. — Ainsi vous voyez qu'en établissant et rompant alternativement une communication avec un courant électrique, on peut alternativement donner et enlever au fer son aimantation. L'aimantation temporaire du fer, voilà le principe essentiel de la télégraphie électrique.

Supposons que nous voulions établir une communication électrique entre Paris et Bordeaux.

A Paris, nous avons un appareil électrique; un fil de fer le touche et sert de conducteur à l'électricité, comme le fil de fer du paratonnerre; ce fil de fer s'étend de Paris à Bordeaux, et vient à Bordeaux s'enrouler autour d'un plateau de fer.

Tant que nous maintenons notre fil de fer en communication avec notre appareil électrique, il s'électrise et communique son électricité au plateau de fer sur lequel il est enroulé. Le plateau, comme nous l'avons dit, acquiert sous cette influence les propriétés de l'aimant; et si devant de ce plateau ainsi artificiellement aimanté, on place une pièce de fer mobile, elle sera aussitôt attirée et viendra se coller contre l'aimant.

Interrompez le courant électrique, c'est-à-dire supprimez la communication de votre fil de fer avec l'appareil électrique, aussitôt le plateau de fer cesse d'être aimanté; il n'attire plus la pièce de fer. Or, si pour se porter vers l'aimant notre petite pièce de fer a eu à vaincre la résistance d'un ressort, dès que le courant est interrompu, le petit ressort ramènera la pièce de fer à sa position primitive. Ainsi, par la seule action de l'électricité, on pourra exercer de Paris à Bordeaux sur cette pièce de fer une action qui donnera naissance à un mouvement de *va et vient*. — Tel est le principe fondamental de la télégraphie électrique. Une fois le mouvement de *va et vient* trouvé, c'est à la mécanique à en tirer parti pour le jeu des télégraphes.

Aussi de jour en jour de nouveaux systèmes et des perfectionnements nouveaux sont-ils apportés dans la construction de ces télégraphes; mais le principe ne varie pas.

Un des systèmes les plus simples et en même temps le plus ingénieux est celui inventé en Amérique et que j'ai vu fonctionner sur les chemins de fer allemands.

Le petit disque de fer obéissant au mouvement de *va et vient* est armé d'un crayon. Un ruban de papier sans fin se déroule lentement au moyen d'un rouage d'horlogerie. Maintenant vient-on à faire partir le courant électrique, le disque est attiré, le crayon rencontre le papier et fait une barre plus ou moins longue, selon qu'on interrompt ou qu'on n'interrompt pas le courant électrique, et partant le contact du crayon avec le papier.

On pourra donc ainsi tracer sur le papier des barres de longueurs inégales dont chacune correspond à l'une des lettres de l'alphabet, et l'on comprend qu'avec un peu d'habitude on parvienne à écrire et à lire toutes les dépêches transmises à l'aide de ces signes, presque aussi aisément que si elles avaient été écrites

avec les caractères de l'écriture ordinaire. — On peut ainsi garder comme document la dépêche elle-même, c'est encore un avantage sur les télégraphes à cadran.

Un physicien allemand, Sœmmering, s'était occupé, dès l'année 1811, de l'application de l'électricité à la transmission des signaux. Ses essais engagèrent d'autres savants à tenter la même voie; et M. Samuel Morse, professeur à l'université de New-York, peut réclamer l'honneur, sinon de l'invention, au moins de l'application facile et pratique de ces procédés, devenus familiers aujourd'hui à l'univers entier. Ce fut en 1832, de passage à bord du *Sully*, qu'il conçut l'idée nette du problème à résoudre. En quittant le paquebot, M. Morse s'approcha du capitaine William Tell, et lui prenant la main : « Capitaine, lui dit-il, quand mon télégraphe sera devenu la merveille du monde, souvenez-vous que la découverte en a été faite à bord du *Sully*. »

M. Morse s'occupa aussitôt de soumettre à l'expérience le système qu'il avait conçu. Cependant, ce ne fut que cinq ans après qu'il put faire fonctionner ses appareils. Les premiers essais eurent lieu en présence du Congrès des Etats-Unis, sur une distance de quatre lieues; ils furent heureux, et le Congrès accorda à l'inventeur une somme de 150,000 francs pour de nouvelles expériences sur une échelle plus étendue. C'est à la suite de ces derniers essais que le télégraphe électrique fut établi aux Etats-Unis; il y embrasse aujourd'hui un territoire immense; car il relie le golfe du Mexique aux forêts du Canada.

L'Angleterre s'empara promptement de la nouvelle invention; M. Wheatstone, physicien distingué, relia le premier, par le fil électrique, la grande ville de Londres à l'importante ville de Liverpool. La découverte devint bientôt populaire, et les particuliers, en Angleterre comme en Amérique, se servirent, pour leurs messages, presque aussi fréquemment du nouveau mode de transmission des dépêches que de la poste aux lettres, son aînée. La France fut plus lente à l'adopter; c'est à la persévérance, à la spirituelle éloquence de M. Arago que nous sommes redevables de l'établissement dans notre pays de la télégraphie électrique. Elle prit, à dater de l'année 1842, un rapide accroissement; elle s'étend aujourd'hui sur tous nos chemins de fer en cours d'exploitation; et une loi du 29 novembre 1850 met les nouveaux télégraphes à la disposition du public.

Le prix de transmission du message n'est pas très-élevé; on paye, par exemple, pour une dépêche de un à vingt mots, de Paris à Amiens, 3 fr. 50 c., de Paris à Marseille, 10 fr. 60 c. On voit que le style laconique est tout à fait de mise lorsqu'on se sert du télégraphe électrique.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que les fils métalliques élevés dans l'espace; la science a trouvé moyen d'établir des communications électriques à travers l'Océan, et de réunir les contrées entre lesquelles la nature avait jeté l'abîme profond des mers. Les fils, enveloppés de gutta-percha, substance souple, inaltérable et très-mauvaise conductrice de l'électricité, furent descendus dans la mer, lestés de plomb, et une première expérience, très-satisfaisante, eut lieu en 1850, entre Douvres et Calais. L'émotion fut grande dans la foule qui attendait sur les deux rivages, lorsque, à huit heures du soir, une dépêche télégraphique, partie du cap Grinez, sur la côte de France, vint annoncer à

Douvres que l'Angleterre et la France étaient mises en rapport immédiat, en dépit des éléments. Le mode de submersion des fils électriques reçut de grands perfectionnements, et aujourd'hui Londres et Paris sont en communication directe et continue. Un second télégraphe sous-marin réunit l'Angleterre à l'Irlande; une communication du même genre est établie entre la Hollande et l'Angleterre. On va en établir une entre la France et l'Afrique, et peut-être entre l'Angleterre et l'Amérique. — Voilà les cinq parties du monde communiquant instantanément.

Citons quelques traits particuliers qui prouvent, d'une manière frappante, tous les avantages du télégraphe électrique dans les rapports privés des citoyens.

En 1848, un convoi du chemin de fer avait apporté à Norwich la nouvelle de la chute du pont suspendu de Yarmouth. Qu'on juge de l'inquiétude des habitants! Ils avaient presque tous leurs enfants en pension à Yarmouth. Ils courent en foule à la station du chemin de fer, demandant à grands cris des nouvelles de leurs enfants : Tous les enfants sont sauvés! répondit le télégraphe électrique.

On a vu plusieurs fois, en Amérique et en Angleterre, deux amateurs d'échecs, placés à cinquante lieues de distance, faire leur partie par le télégraphe, aussi facilement que s'ils étaient assis en face l'un de l'autre. « Pendant l'affreuse tourmente du 5 décembre 1846, dit M. Vail, au milieu de l'obscurité de la nuit, pendant que la pluie tombait à torrents et que le vent soufflait avec rage, une société assise tranquillement autour d'une table dans une chambre, à Washington, jouait paisiblement une partie d'échecs avec une autre société aussi commodément assise à Baltimore. Le télégraphe agissait malgré le vent, la pluie, l'orage et l'obscurité. »

Au mois de janvier 1844, un horrible assassinat fut commis à Sathil, en Angleterre. L'assassin, nommé John Tawell, s'étant rendu à Stough, y prit une place pour Londres dans le train du chemin de fer. La police était déjà à sa poursuite. Elle arriva à Stough sur les traces du coupable, à peu près au moment où le train devait entrer dans Londres. Mais le télégraphe électrique fut mis en jeu, et pendant que le meurtrier se confiait à la rapidité de la vapeur, le message suivant arrivait avec la promptitude de l'éclair :

« Un assassinat vient d'être commis à Sathil. On a vu celui qu'on suppose être l'assassin prendre un billet de première classe pour Londres, dans le train qui a quitté Stough à sept heures du soir. Il est vêtu en quaker avec une redingote brune qui lui descend sur les talons; il est dans le dernier compartiment de la seconde voiture de première classe. »

Le renseignement eut son effet : John Tawell fut arrêté à Londres, jugé, condamné et pendu. A quelque temps de là, un train allait de Londres à Stough, et un des voyageurs, fixant les yeux sur les poteaux et les fils du télégraphe électrique, dit en hochant la tête : — Voilà les cordes qui ont pendu John Tawell.

Nous avons eu tout récemment une nouvelle preuve de cette rapidité magique des communications : — La mort du czar Nicolas, arrivée à Saint-Petersbourg le jeudi 4^{er} mars, à midi, était connue par toute la France le vendredi soir, grâce à la promptitude des éléments, esclaves désormais de l'intelligence de l'homme.

A. L.

KAREL DUJARDIN.

I

La Flandre et la Hollande du dix-septième siècle furent, comme on le sait, aussi fécondes en artistes qu'au seizième siècle l'avait été l'Italie. L'activité du goût et des talents ne se manifesta pas seulement dans les Pays-Bas redevenus libres grâce à l'héroïsme des princes d'Orange; elle ne fut pas moindre dans les provinces qui demeuraient asservies à l'Espagne. De Groningue à Namur vécurent alors de grands peintres et de grands hommes, les Gérard Dow et les Rembrandt, les Téniers et les Van-Dyck, et ce Rubens de Cologne qui personnifia l'art flamand. Au-dessous de ces maîtres illustres la postérité a placé cette nombreuse famille des artistes du second ordre, dont le talent, jugé inférieur au génie des premiers, aurait suffi cent fois à immortaliser un autre siècle et une autre nation : les Jordaëns, les Van-Velde, Metz, Mieris et Van-Ostade, Wouwermans et Berghem, Ruysdaël et Kuyp, Paul Potter et Dujardin, peintres de paysage et d'animaux, de genre, de marine, d'histoire et de portraits. Tous étaient égaux, tous étaient frères. Une nuance les sépara, et cette nuance fut tout, car c'est elle aujourd'hui qui permet aux moindres connaisseurs de les distinguer entre eux. Qui se tromperait en effet à la richesse des compositions de Berghem, à la suave correction de Mieris, à la tendresse mélancolique de Kuyp, à cette science des ciels et du soleil que Potter posséda, enfin à la liberté piquante de ce Karel Dujardin qui fut toujours si saisissant et si comique dans ses tableaux de genre, et qui dans ses paysages rendit avec tant de finesse ce sentiment du pittoresque et ces beautés simples et rustiques dont l'effet ne peut être pris que sur la nature?

En France, où l'on n'a beaucoup de peinture pour ne l'admirer que fort peu, les œuvres les plus connues, les seules connues peut-être de Karel Dujardin sont ses tableaux de *charlatans*, popularisés par les belles gravures de Boissieu. Nous possédons au Louvre le plus célèbre. Au bas d'une colline dont la crête se couronne de ruines verdissantes, un jour que le vent et la pluie ne contrariaient point son commerce d'ospreit et d'onguents, sous un ciel chaud et tranquille, un charlatan a dressé sa tente. Lui-même il vient de revêtir son classique costume, et sous les traits du *signor Scaramuccia*, il apparaît tout à coup aux passants ébahis. Au-dessus des brillantes images qui tapissent la baraque et servent de programme au spectacle, son favori et son rival en bons tours, un singe enfin, se balance dans les attitudes qui lui sont familières. Un Arlequin, qui a recouvert sa laideur originelle d'un masque noir plus laid que son visage, joue mélancoliquement de la guitare, tandis que par une fente du rideau Polichinelle laisse entrevoir le bout menaçant de son faux nez. Cette scène n'est point faite pour les gens de qualité, car le théâtre ne sera qu'une étable ou tout au plus une écurie. Mais les badauds du village, qui n'ont pas de fierté, sont accourus; ils contemplant avidement l'immense boîte d'élixirs ouverte devant Scaramouche, qui va tout à l'heure en tirer le plus précieux

de tous, inventé très-probablement de ce temps-là, l'élixir de longue vie. Ils se pressent, ils se consultent, ils hésitent, ils vont se résoudre à entrer; un petit paysan qui passait sur son mulet arrête tout court sa monture; une jeune mère qui porte un nourrisson sur son dos est tentée la première malgré sa détresse et compte avec angoisse ses pauvres deniers. Scaramouche va triompher. Non, il a rencontré un incrédule... Son ennemi est là qui le fascine et le brave d'un regard important et railleur! c'est un grand et gros personnage drapé dans un manteau presque opulent, le possesseur sans doute des vieux murs de la colline, peut-être le bourgmestre. Scaramouche tremble, il sent que si le sceptique daignait parler aux manants qui l'entourent, il les désabuserait d'un mot; aussi, comme il redouble d'éloquence! le vieux Cicéron, le plus vieux Démosthènes sont effacés par lui; il déploie toute sa science, et ses grands efforts sont enfin récompensés. L'auditoire reste sous le charme. Mais l'instant est solennel. Le singe là-haut se démène, Polichinelle montre brusquement deux pouces de plus de son nez, Paillasse ému fait entre ses doigts frémir sa guitare. Scaramouche alors hasarde tout, et cette grande parole semble s'échapper enfin de ses lèvres longtemps incertaines : *On ne payera qu'en sortant!*

Ce tableau dut être exécuté à Rome : il se baigne tout entier dans cette chaude lumière de l'Italie dont les peintres flamands accouraient tous chercher les secrets, tandis que de leur côté les peintres italiens de cette époque copiaient volontiers des Flamands le genre et l'esprit : entre les deux terres classiques de la peinture il y avait ainsi échange de fantaisie et de talent. L'art avait suivi en Flandre une autre route qu'en Italie, partant de l'analyse, a-t-on dit, et non plus de l'idéal, d'une minutieuse recherche, et non plus d'une divination sublime de la vérité. La critique a écrit là-dessus bien des pages vides ou remplies, fécondes ou stériles. Pour nous, nous n'avons point ici à déterminer ce qui sépara la science profonde et si humaine de Rembrandt des célestes compositions de Raphaël. Nous ne nous occuperons que de l'un de ces peintres charmants qui consacrèrent leurs pinceaux à la reproduction des choses ordinaires de la vie, et qui pourtant de chacun de leurs tableaux firent un poème.

En effet, s'ils ne tentèrent pas de dépasser la nature, ils surent du moins l'interpréter dans un langage accessible à tous, avec cette poésie familière et quotidienne dont l'homme porte en lui le trésor secret, et qui lui semble si peu précieuse qu'il la méconnaît souvent. Ce que les paysagistes flamands cherchèrent avant tout dans le paysage, ce fut la vie. Au lieu de ces campagnes d'Italie aux lignes tourmentées, aux perspectives lointaines, et dont la majesté n'empêche point qu'elles ne soient autant de déserts, ils avaient sous les yeux une nature large et plantureuse, des champs laborieusement cultivés; au lieu de forêts de pins et de chênes verts couvrant des ruines, de longues avenues de peupliers au bord des limpides canaux; au lieu de marais, de grasses prairies, de riches pacages avec d'opulents troupeaux; au lieu de fleuves

torrentiels, les eaux dormantes des étangs ; les digues au lieu des montagnes ; au lieu des vallées, les polders ; au lieu de la solitude, la présence de l'homme et des animaux ; la vie enfin, parfois vulgaire, toujours active, au lieu des magnificences de la mort. Oui, et en ceci la critique a eu raison, oui, les peintres flamands furent les interprètes de cette nature qui parle moins aux grandes facultés de l'intelligence qu'aux sentiments les plus communs du cœur. Ils rendirent seuls cet impérieux besoin de voir vivre que ressentent la plupart des hommes ; et si notre âme s'élève plus haut à la vue d'un paysage du *Dominiquin*, combien ne préférerions-nous point, pour nous y reposer, ces nuageuses campagnes de Kuyp où tout est doux et tendre jusqu'à l'air qu'on y respire ; où le bonheur paraît si tranquille, le travail si facile et la vie si aisée ? En Italie cependant brillait le soleil, le soleil qui inspira peintres et poètes et éclaira le génie d'un reflet plus divin. Mais en Flandre aussi Paul Potter tenta de reproduire sur les polders les magiques effets de l'astre trop lointain, et il y réussit. Le rayon qu'il fit tomber sur ses tableaux ne quitta plus la Flandre. Paul Potter eut des élèves et des émules : Karel Dujardin est l'un des plus fameux.

La date de la naissance de Karel Dujardin est au moins incertaine, sinon inconnue. Ce doute sur le commencement de la vie des hommes célèbres est en histoire chose fréquente ; nous ne les connaissons guère que depuis l'éclosion de leur gloire, mais il est rare que nous ne soyons point fixés sur l'époque de leur mort. En naissant ils n'apportaient rien, pas même de promesses ; ils ont en mourant laissé tant de regrets ! Karel Dujardin naquit donc suivant quelques auteurs en 1635, suivant d'autres en 1640. Au reste, cette question donna lieu dans la suite à un admirable combat de savoir, où s'engagèrent des biographes de tout pays, et dont l'issue n'apprit rien de plus au profane public. La première des deux dates est la plus probable ; car, né en 1640, Karel Dujardin n'aurait pu signer en 1632, à douze ans, l'admirable collection d'eaux fortes qu'il nous a laissée. Né en 1635, à dix-sept ans Dujardin était déjà un grand artiste. Il fut élève de Paul Potter, et nous croyons, en dépit des écrivains hollandais, qu'il l'avait été d'abord de Berghem. S'il tenait en effet du premier la science de la composition et de la couleur, Berghem seul avait pu lui apprendre à dessiner ces personnages si vrais dont il anime ses pastorales et que Paul Potter ne sut jamais créer. A peine Dujardin s'était-il senti maître en son art, à peine en avait-il donné les prémisses à son pays, que ce brûlant désir du soleil et de la nature méridionale, qui possédait tous ses contemporains, s'empara de lui tout à coup. Il se mit en route pour l'Italie.

Route libre et joyeuse, durant laquelle l'artiste dépensa peut-être plus de jeunesse que de florins. La libéralité n'est pas chez les hôteliers une vertu bien active : on raconte pourtant que Dujardin l'éveilla chez plusieurs, et qu'il connut l'art difficile d'obtenir d'eux de bons diners sans trop les payer. L'esprit du jeune homme était des plus gais. Mais il avait un fond de bienveillance et de bonhomie qui ne se démentit jamais. Son extérieur et son visage prévenaient promptement en sa faveur. Il aurait eu la puissance de déridier un juge, il aurait su peut-être aussi l'attendrir. Le musée d'Amsterdam possède un des portraits que le peintre fit de lui-même à un âge plus avancé. Il est vêtu de noir et se tient debout la main sur sa poitrine

dans une attitude de réflexion forte qui n'était point sa nature. On sent qu'en se peignant ainsi lui-même, il s'est prêté fort ingénument des qualités qu'il n'avait pas, mais en revanche il n'a pas songé à dissimuler celles qui étaient vraiment son partage. Son visage rayonne de calme intérieur. Son regard est enjoué, ses lèvres respirent une douce ironie. Celui qui passe dans cette riche galerie ne manque pas de s'arrêter devant ce portrait, et se dit en contemplant l'aimable physionomie de l'artiste que ce dut être le plus railleur, mais le moins méchant de tous les hommes.

II

Nous avons laissé sur le chemin de l'Italie l'artiste encore imberbe fascinant partout l'hôtelier rébarbatif et ses compagnons défilants de l'hôtellerie, festoyant beaucoup et payant peu, provoquant parfois lui-même les scènes comiques dont son crayon tirait aussitôt parti, observant et travaillant sans cesse au milieu de cette flânerie intellectuelle qui faisait le trait le plus saillant de son caractère et qui fut peut-être la condition de son talent. A cette époque l'Europe s'endormait dans une paix encore nouvelle : les routes étaient délivrées des recruteurs et des soudards, et l'on ne courait guère d'autre risque que d'y rencontrer des brigands. Karel ayant assez d'esprit pour les désarmer, trop peu d'argent pour les tenter bien fort, atteignit l'Italie sans fâcheuse aventure.

Ce n'était point sans une grande émotion que l'artiste, même le plus rieur et le plus insouciant du monde, pénétrait alors dans cette grande patrie de l'art et des souvenirs. Dujardin s'y sentit un homme nouveau. Son impatience était grande, il ne s'arrêta pas avant d'avoir vu Rome, où il dut arriver vers 1657. Rome dans ce temps-là était menacée d'une inondation véritable d'artistes de tout genre et de tout pays. Les uns, et parmi ceux-ci les Flamands surtout, accouraient pour étudier cette puissante nature de l'Italie, si différente du sol natal ; les autres pour s'inspirer de ces mille chefs-d'œuvre dont le dernier siècle avait rempli la ville et le Vatican. Le peuple était accoutumé à voir passer ces étranges voyageurs, dont la pauvreté n'était guère douteuse, mais qui toujours étaient si jeunes, si gais ou si hardis ! Le Romain n'avait nul besoin d'interroger chacun d'eux pour savoir si les bords du Gualquivir, de la Seine ou du Zuyderzée lui avaient donné naissance, car tous, fidèles à leur caractère national, ne manquaient jamais de le trahir, dès leur entrée dans les faubourgs... Celui-ci s'avancait d'un pas grave, dissimulant de son mieux ses pinceaux sous sa cape et la main sur son épée : « Un Espagnol, » disait le peuple. Le peuple de Rome ne pouvait souffrir les gens d'Espagne, qui dominaient encore l'Italie. « Et celui-là ? » Il marche à la façon d'un maître de danse, toujours prêt à une révérence moqueuse. Il est vêtu avec une certaine prétention gentilhomme, sans doute de la défroque abandonnée de quelque seigneur de son pays, et sous ses habits de soie coupée en maint endroit, il montre quelques dentelles qu'il chiffonne d'une main savante. Il cherche, il examine, il porte partout un œil curieux, et d'un regard il démêle ses gens ; il se démène quelque temps, chantonnant une ariette, et puis il ne résiste pas au désir vaniteux d'appeler un *Facchino*, et il fait pompeusement porter devant lui son bagage, qu'il aurait aisément caché dans ses poches... Il chemine alors d'un air crâne, riant au nez des pas-

sants et parlant tout haut... Oh! celui-là c'est un Français!... Hélas! l'Espagnol et le Français étaient hommes avant d'être artistes: l'un avait la vanité, l'autre l'orgueil de dissimuler sa détresse. Le Flamand seul, simple et rustique, peintre avant tout, ne craignait pas de laisser apercevoir la pénurie traditionnelle de sa glorieuse profession. Un enfant de Leyden ou d'Anvers entraînait hardiment dans la ville, sans scrupule et sans vergogne, étalant au grand jour ses pinceaux, sa palette et ses haillons. Si les Romains atourés au seuil des maisons le regardaient passer avec dédain, il ne s'en vengeait point autrement qu'en s'arrêtant tout à coup à croquer les plus laids et les plus comiques... Et alors les autres de prendre naturellement le parti du peintre, dont l'esprit aussitôt faisait fortune.

Ce fut sans doute une entrée de ce genre que Karel Dujardin fit dans Rome. Il se mêla de suite à l'habile et railleuse compagnie des peintres flamands qui résidaient dans la ville. Ils y étaient en si grand nombre qu'on voyait en pleine capitale de l'Italie des écoles de peinture flamande. Celles de Paul Bril et de Calvaert avaient été célèbres au commencement du siècle, et des peintres italiens même, tels que l'Albane et le Guide, y avaient longtemps étudié. — Vers 1638, Homtoorst et Breenberg avaient quitté l'Italie : parmi les Flamands qui brillaient à Rome, les plus fameux étaient alors Pierre de Laër ou le Bamboche, et les deux frères Both, Jean d'Italie et André. Il y en avait encore quantité d'autres connus seulement dans la ville, ceux-ci pour la malice de leurs tours, ceux-là pour l'étrangeté de leurs personnes et de leurs manières. — Deux amis, Baut et Baudouin s'étaient attirés par leur amitié une réputation touchante. Ils peignaient ensemble ; Baudouin composait des paysages, Baut y plaçait les figures ; ils vivaient du même travail et de la même vie ; la mort les enveloppa tous deux dans le même oubli. Dans cette armée d'artistes, jeunes ou vieux, s'efforçant à l'envi de se frayer un chemin vers la gloire, tous n'étaient point également prompts, également heureux, car en peinture aussi il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. — Les appelés achevaient ici une vie joyeuse bien que pauvre. Le grand maître de tous ces combattants, leur général, c'était Pierre de Laër ou Bamboche, qu'on avait surnommé ainsi à cause de la conformation bizarre de sa tête : la nature ne semblait, en effet, l'avoir créé si laid que pour braver ses propres lois, et comme par gageure. Son esprit était mieux fait que son visage, dont il se servait d'ailleurs avec une complète absence d'amour-propre et une gaieté sans égale pour jouir de ses illustres amis, deux Français, dont le nom seul résume toute notre gloire en peinture, Nicolas Poussin et Claude le Lorrain. Et puis il était doué d'un assez heureux génie pour qu'il lui fût permis d'être difforme. — Ses tableaux, presque toujours fort petits et qu'on nommait des *bambochades*, auraient mérité plutôt qu'on les appelât tout simplement des chefs-d'œuvre. — Bamboche n'oubliait jamais ce qu'une fois il avait vu : sa mémoire était une mine d'où il tirait tous ses sujets, chasses, paysages, marines ou tableaux de genre, avec une verve intarissable, et un *humour* que les peintres anglais, Wilkie lui-même, n'ont pas atteints. — Bamboche s'était fait à Rome le créateur et le roi d'un art exotique que les Italiens essayèrent à plusieurs reprises d'acclimater chez eux. Il avait un imitateur indigène, fervent et infatigable, ce *Michel-Ange des batailles*, de qui les patients essais firent changer le nom, et que

ses contemporains nommèrent souvent *Michel-Ange des Bambochades*. L'arrivée de Karel Dujardin à Rome lui donnait, du reste, un rival plus sérieux. Dujardin suivit certainement les leçons de Laër, de ce nouveau maître égalé déjà par lui, et qui les lui prodigua sans envie. — Bamboche révéla à notre peintre le second côté de son talent, celui que Berghem et Paul Potter ne lui auraient point appris, cette science enfin de l'observation et du comique, qui, à tort ou à raison, a fait depuis sa plus grande gloire.

Le talent de Karel Dujardin lui avait donc donné à Rome un maître de plus : mais obscur et sans avenir il y aurait encore trouvé des amis. Il apportait, en effet, dans cette bruyante académie que les peintres Flamands avaient formée, une nature d'esprit toute nouvelle, une manière de rire plus douce et plus durable. C'était déjà un vieil usage parmi eux que de baptiser d'un sobriquet chaque arrivant. Karel Dujardin, nous ne savons trop pourquoi, fut surnommé *Barbe de Bouc*. Son caractère, du reste, et son goût du plaisir, avant son génie, en firent promptement un personnage au milieu de ces académiciens d'un ordre inconnu. Mais il ne tarda point à se distinguer dans ce genre que Bamboche avait mis à la mode parmi les amateurs romains, et les acheteurs abondèrent aussitôt dans son atelier, couvrant d'or ses eaux fortes et ses tableaux, qu'il faisait malheureusement de petite dimension.

Accoutumé à leur grande peinture, les Italiens ne comprenaient point encore par quel secret les Flamands tiraient tant d'effets de sujets si simples : quelques vaches au bord d'un ruisseau, un pâtre jouant avec son chien, un meunier guidant son âne. — Ce qui les étonnait surtout, c'était cette science du pittoresque, et parfois même du laid, que possédaient les peintres du Nord, car, disait un écrivain italien, les nôtres ne trouvent jamais que de belles choses, les Hollandais embellissent tout ce qu'ils trouvent.

Ces premiers succès n'éblouirent pas Karel Dujardin ; ils ne lui inspirèrent, avouons-le, qu'un goût plus vif pour le plaisir. Il gagnait d'ordinaire autant d'argent qu'un financier, il en dépensa davantage, et la postérité, tout honnête qu'elle soit, ne peut que s'en louer, puisqu'elle doit sans doute aux besoins dévorants de l'artiste le grand nombre de ses productions. Sa facilité, d'ailleurs, était telle que pour beaucoup faire, il n'en faisait que mieux. Il passait souvent ses journées à recueillir autour de Rome des études et des croquis, cherchant en Italie ce côté familier des choses que l'on rencontrait en Flandre à chaque pas ; observant souvent les scènes les plus habituelles et les plus vulgaires, pourvu qu'il y découvrit un côté neuf ou pittoresque. Ainsi les charlatans, qui couraient les faubourgs, ne manquaient jamais de l'arrêter. Il les avait étudiés mot par mot, geste par geste ; au moindre mouvement de leur physionomie, lui-même il eût pu formuler d'avance le gros mensonge qu'ils allaient débiter ; il estimait tout bas qu'ils connaissaient le cœur humain aussi profondément que bien des philosophes, et qu'ils avaient même de plus que ceux-ci la franchise de porter avec eux leurs enseignes. Bon comme il l'était, ce ne devait point être cependant sans un serrement de cœur qu'il voyait piper par Scaramouche ou Polichinelle ces candides contadini à qui Dieu donna de tout temps plus de vigueur que de malice. Mais aussi ces braves gens s'en allaient si contents et si fiers d'avoir été trompés ! Et

leur malheur, qu'ils ne soupçonnaient pas, offrait à la peinture tant de ressources et de profits!....

Pour ses essais dans ce genre, essais si parfaits dès leur début, Karel Dujardin n'abandonnait pas ses pastorales. Le sentiment de la nature vivait en lui trop fortement pour qu'il ne s'étudiait pas constamment à le rendre. Il semble être venu dans cette Italie si belle et souvent si morte, surtout pour s'initier aux beautés de la solitude, repoussantes d'abord et puis si grandes! Les tableaux et les dessins qu'il fit dans la suite nous offrent souvent de ces puissantes végétations, telles qu'on n'en rencontre point en Hollande. L'aune seulement ou le hêtre ont remplacé le pin, l'arbre du Nord celui du Midi; le peintre y fait encore passer l'homme, mais sa présence n'enlève à la forêt rien de sa sauvage majesté. Les sujets que Karel Dujardin choisit en Italie revêtirent en se réfléchissant dans son imagination, à côté de ses souvenirs, un caractère national et charmant. Dujardin peignit son âme dans ses paysages, avant même de peindre la nature, et son âme demeurerait flamande. Peintre d'animaux, il reproduisit toujours ces vaches grasses de Hollande et ces fiers meules du Brabant, en éclairant seulement d'un rayon de plus leur robe sombre. Elève de Paul Potter, nous l'avons dit, avant d'avoir vu l'Italie, Dujardin avait connu le soleil. En s'attachant à rendre l'âpre nature des campagnes romaines, il sut éviter la rudesse que Pierre de Laër avait apportée trop souvent dans ses études; il sut combiner plus heureusement les lumières, se montrer encore riant et doux, et lorsqu'à son insu, son talent subit la mâle influence de la contrée, ce fut pour devenir souvent énergique sans cesser jamais d'être aimable.

Avec toutes ces qualités et malgré ses défauts, car il en eut, Karel Dujardin continuait à être fort goûté à Rome, et sa popularité même y devint telle, qu'elle menaça d'effacer celle de Laër, surtout parmi les grands et les riches. Quant au peuple, comme il n'avait pas de goût, il n'avait pas de préférence. Il aimait au fond tous ces Flamands joyeux, car s'il craignait leurs plaisanteries, parfois cruelles, et les inventions étranges de leur gaieté, au moins il ne craignait pas leurs personnes. L'Italie; à cette époque, comptait bon nombre d'artistes, et de grands artistes, tels que les deux Bolognais, l'Albane et le Guerchin; tels que le Napolitain Salvator Rosa, et les Romains André Sacchi et Pierre de Cortone. Mais si le peuple de Rome les vantait outre mesure, et beaucoup plus que les Flamands, par amour-propre national, il les redoutait fort par habitude. Sauf leurs accès inquiétants d'hilarité et leurs trop fréquentes ivresses, les Flamands vivaient doucement; ils ne s'entre-tuaient point et respectaient la vie d'autrui à l'égal de la leur. Il y avait loin de cette paisible facilité de mœurs, qui leur valait l'amitié du sage et du grand Nicolas Poussin, à cette humeur irascible et querelleuse, à ces habitudes soldatesques des artistes italiens traîneurs de rapières, se piquant tous de vivre sur le modèle de Salvator, sur le bruit encore retentissant des grandes estocades du Caravage (Michel-Ange Caravage, 1569-1609), et sur la tradition de ce Benvenuto Cellini, qui s'était proclamé lui-même, dans ses mémoires, le plus terrible de tous les hommes. — Bamboche, dans sa vieillesse, fut sourdement accusé de meurtre... Les accusateurs furent eux-mêmes des meurtriers, car le pauvre vieillard en devint fou et se tua. Arrivant à Rome, jeune et plein de fougue, Du-

jardin n'y eut pas de violentes querelles, ou le récit du moins ne nous en a été transmis par aucun de ses biographes : le peintre, en quittant la ville, ne laissa derrière lui que des amis. Dujardin quittant Rome! cela était vrai pourtant. Au bout de plusieurs années, un impérieux désir l'avait saisi tout à coup de revoir les ciels mélancoliques et les riants pâturages de la Hollande. Il avait pu longtemps se croire Italien; il partait sentant toujours à son émotion qu'il était bon Hollandais, emportant avec lui comme un trésor les secrets de ces deux natures dont l'une avait éclairé son intelligence encore incertaine et dont l'autre n'avait pas un jour cessé de vivre et de murmurer dans son souvenir.

Quelque temps avant de s'éloigner de Rome, y subissant une influence nouvelle, dans ce centre du monde catholique, Karel Dujardin s'était essayé au genre religieux. Il cherchait sans doute à satisfaire les communautés de la ville, qui plusieurs fois lui avaient fait de riches commandes. Il composa alors la *Salutation angélique* et quelques autres tableaux dont nous pouvons apprécier le mérite, car l'un des plus fameux, *le Christ entre les larrons*, appartient au Musée du Louvre.

III

La route du retour pour Karel Dujardin, c'était la France. A Lyon, disent les biographes, il rencontra des amis. Nous soupçonnons plutôt que, las d'en manquer depuis Rome, il s'en fit de nouveaux, sans vouloir aller plus loin. Il y mena de suite un grand train, car il revenait d'Italie avec une bourse sonore, et il se piquait de faire honneur à la Flandre et à lui-même vis-à-vis des Français. Mais Karel, cet enfant de génie, qui n'eut jamais la raison d'un homme, sut moins bien choisir ses amitiés qu'autrefois. Il faisait bonne chère, il était libéral, il trouva trop vite une foule d'admirateurs, louant, les uns sa peinture, les autres, faute de s'y connaître, exaltant son esprit. Il eut alors des clients ni plus ni moins qu'un grand seigneur, des parasites autant que pouvait en nourrir sa table, et des dettes malheureusement autant qu'il en avait toujours eu. Cependant il ne s'en tourmentait guère, car s'il y avait à Lyon bon nombre de gens qui s'entendaient trop bien à dépenser l'argent d'autrui, surtout le sien, il y avait aussi ça et là, clairsemés dans la ville et la province, quelques vrais amateurs de peinture qui payaient chèrement les tableaux... Malgré tout, malgré ses efforts, malgré ses travaux, car il lui était aussi naturel de travailler et de peindre que de vivre, un jour ses embarras devinrent menaçants. La meute des créanciers se mit en arrêt devant sa porte, il manqua d'amis tout à coup, et les recors l'attendirent seuls au lieu de ses réjouissances ordinaires. Par bonheur il était logé à Lyon chez une vieille dame de qualité, fort riche, qui lui avait intrépidement fait crédit jusque-là, et qui, cette fois encore, eut la générosité de le tirer, à force d'argent, de ce mauvais pas. Karel était fort désireux de s'acquitter envers elle; il l'épousa par reconnaissance. C'était, au reste, une épouse digne et recommandable qu'il prenait là. Elle était bonne, comme elle l'avait bien prouvé, et peut-être avait-elle été belle. Elle avait une réputation sans tache et une grande pitié : elle avait aussi vingt ans de plus que son mari, mais celui-ci ne réfléchit point à un si léger inconvénient, aveuglé, comme il l'était,

par sa vive amitié. Il sentit cependant quel ridicule allait tomber sur lui, et craignant sans doute de devenir la risée de la ville, aussitôt marié il partit brusquement pour la Flandre, emmenant sa femme avec lui.

Ce couple mal assorti, il faut en convenir, s'en alla tout droit à Amsterdam, où de grands honneurs attendaient l'épousé. L'histoire ne nous dit point si l'épousée en eut sa part légitime. Cela, du reste, n'importait que d'assez loin à la gloire de son mari, qui fut grande. Les succès de l'artiste à Rome et à Lyon furent effacés et bien au delà ; la vogue de ses tableaux devint immense. On aimait à Amsterdam ces rayons de lumière que Dujardin rapportait d'Italie et qu'il versait si doucement sur les campagnes natales. On aimait ces scènes comiques que le Hollandais flegmatique et patient étudiait jusqu'aux moindres détails, et dont il saisissait peu à peu toute la spirituelle saveur. L'esprit du peintre s'était encore aiguillonné par les traverses et les difficultés de sa propre vie ; cependant il demeura fidèle à son caractère : son rire ne se mêla pas d'amertume ; il continua de prendre de toutes choses le côté le plus gai, sans s'abandonner jamais à de méchantes ironies. D'ailleurs, il s'absorbait tout entier dans son art, et il retrouva d'abord dans cette vie de labeur cette même quiétude qu'on respire encore dans ses paysages de cette époque, dans ceux, entre autres, que l'on voit au musée d'Amsterdam, la *Chèvre allaitant ses petits*, les *Mulets et leurs conducteurs*, etc...

Il demeura sur le Heeregraft dans la maison d'un sieur Jean Reinst, qui était un personnage et qui se fit son protecteur. Par malheur, les magistrats et les autres gens influents d'Amsterdam ne comprirent pas tous aussi bien que celui-là le génie de leur compatriote, et l'ambition des cinq directeurs de la prison d'Amsterdam fit faire à Dujardin son seul mauvais tableau. Chargé du soin de léguer à la postérité les images en pied de ces cinq magistrats aussi peu pittoresques que graves, l'artiste ne s'effraya pas tout d'abord ; il exécuta la commande, mais dans ce sujet, qui, comme le remarque un critique distingué, n'aurait pu convenir qu'à Rembrandt, Dujardin se méconnaît lui-même. S'il ne manqua pas de correction, il ne sut pas trouver de mouvement : l'homme d'esprit, le peintre de l'*humour*, le charmant coloriste ne produisit rien qu'une œuvre insignifiante, froide et sans effet. Ce tableau ne servit qu'à accroître sa fortune, ce dont il était loin d'être jaloux. Mais elle grandissait en dépit de lui-même, car son mariage avait tari d'un seul coup toutes les sources de sa folie, et ce fut peut-être la plus grande punition qui lui fut infligée pour le désordre de son passé que de ne pouvoir plus dissiper le présent. Les mœurs en ce temps-là étaient encore simples et frugales, surtout dans cette Hollande travailleuse, où la main de l'homme a tout fait jusqu'au sol, jusqu'à la nature ; et la femme de Dujardin imita les ménagères flamandes, toutes douées d'une impitoyable économie. On n'avait point encore oublié dans le pays l'exemple de Berghem, à qui sa femme reprochait, comme perdues, les heures même de son sommeil et de son repas. Certes, l'épouse de notre peintre n'avait l'âme ni si étroite ni si tracassière. Mais l'insouciance de Dujardin s'était enfin dissipée, il entrevoyait déjà le fond de cet abîme de soucis, de regrets, presque de remords où il s'était plongé, espérons-le, sans réflexion... Si autrefois, à Lyon, c'était,

comme le disaient ses ennemis, la richesse de son hôtesse et non son hôtesse elle-même qu'il avait épousée, la faute était honteuse ; mais combien durement ne l'expiât-il pas ? Son plus grand châtement était sans doute cette contrainte morale qui pesait sur son talent ivre de liberté. Les souvenirs de l'Italie se réveillaient impétueusement dans son cœur, comme naguère, quand il était à Rome, s'y réveillaient ceux de la patrie. C'était Venise à présent qu'il voulait voir. Venise, la ville des Titien ! Mais partir ? Il ne le pouvait plus. Le devoir l'enchaînait dans sa maison de Heeregraft ; sa femme, qui avait pénétré ses agitations intérieures, s'efforçait en vain de les calmer. Des projets de départ mûrissaient, au contraire, en lui, et il en était venu à ce point de n'attendre plus qu'une occasion. Un jour cette occasion vint, et le peintre partit. Jean Reinst allait à Rome, et Dujardin, pour lui faire honneur, l'avait accompagné jusqu'au Texel... Mais lorsqu'il découvrit l'espace et la mer, la mer immense et libre sur laquelle on s'embarquait pour n'aborder plus qu'à Naples ou à Gênes, alors il oublia tout, le mariage, le devoir, la raison ; il voulut monter sur le vaisseau. Son ami lui fit quelques objections, Dujardin y répondit respectueusement, et obéissant au moins à celle-ci qu'il ne pouvait partir sans bagages, il envoya au plus vite un messenger vers sa femme lui demander du linge et des habits. La malheureuse femme, cédant à cette volonté ardente et précipitée, lui envoya avec résignation tout ce dont il avait besoin pour le voyage. Le lendemain il avait mis en mer.

A peine arrivé à Rome, il se sépara de Jean Reinst, et se mit à courir le reste de l'Italie. Cette partie de sa vie est fort obscure : nous savons seulement qu'après quelques mois, son compagnon le rencontrant de nouveau, le pressa de retourner en Hollande. Le peintre n'y était point encore résolu ; il chargea seulement son compagnon de voyage des plus tendres compliments pour sa femme, lui faisant annoncer son prochain retour. Mais la Hollande ne le revit plus.

Dans les différentes villes d'Italie où il séjourna tour à tour, il se replongea alors, comme à dessein, dans cette vie de luxe et de plaisirs entremêlés d'études qu'il avait menée autrefois. Au fond de l'âme il portait sans doute, sous cette dissipation apparente, une incurable tristesse, un désespoir horrible d'avoir de ses propres mains brisé sa belle destinée, d'avoir lui-même jeté au vent du caprice et du désordre les admirables dons de Dieu. Sa gaieté, faite pour être si durable, ne se répandait plus en sourires, mais en bruyants éclats ; sa réputation était aussi grande, l'Italie tout entière en était remplie, mais la santé du peintre s'affaiblissait, son intelligence se troublait déjà, sa vitalité ne répondait plus à son talent. A quarante-trois ans, las et découragé, l'artiste allait mourir.

Il avait enfin vu cette Venise qu'il avait si ardemment désirée. Il y vivait depuis quelque temps, il y avait rencontré des compatriotes et même un ami, Jean Glauber, élève de Berghem comme lui et peintre distingué. Ce fut à Venise, entre les bras de Glauber, qu'il acheva sa vie. Après une longue maladie, à peine convalescent, il eut une rechute. Le rieur si doux, l'artiste mélancolique cessa de rêver et de rire ; le poète charmant s'éteignit.

IV

Nous ne pouvons nous étendre ici sur chacune des

œuvres de Karel Dujardin, qui sont fort nombreuses et la plupart si parfaites en leur simplicité. Remarquons en passant que cette pléiade des peintres flamands du dix-septième siècle, semble avoir travaillé, médité, créé pour notre temps. Rien ne nous est étranger dans leurs tableaux, leur poésie est celle de nos jours. Le même sentiment qui les anima anime certainement

la plupart de nos peintres paysagistes d'aujourd'hui; eux aussi sont des Flamands.

Le Louvre possède de Dujardin : *Jésus entre les deux larrons, le Pâturage, le Bocage et le Gué*, et deux autres tableaux qui sont demeurés sans nom, le portrait de l'auteur, et les *Saltimbanques* enfin, estimés 25,000 fr.

H. PERRET.

BIBLIOGRAPHIE.

LECTURES POUR TOUS, ou EXTRAITS DES ŒUVRES GÉNÉRALES DE LAMARTINE.

Un des souvenirs les plus purs et les plus doux de notre jeunesse, à nous qui touchons déjà au soir de la vie, puisque, selon l'expression du vieux Malherbe,

La nuit est déjà proche à qui passe midi;

un des souvenirs les plus frais dans notre mémoire, c'est celui du plaisir ineffable que nous causait la lecture des premières *Méditations*, des premières *Harmonies* de Lamartine. Alors, l'eau de la source n'était pas troublée; alors, le ciel s'y réfléchissait dans sa splendeur, sans ombres et sans nuages; alors, les vibrations de cette lyre ne disaient rien qu'amour, piété, contemplation, paix et mélancolie. Le livre du poète était le livre de tous, et comme il l'a dit lui-même, en parlant du poète romancier de l'Ecosse, de Walter Scott,

La main du tendre enfant peut l'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot imprudent étonne son regard.

D'autres temps sont venus; les âmes croyantes, les esprits délicats, les personnes dont le goût littéraire est difficile et pur, n'ont plus prononcé qu'avec un soupir ce nom de Lamartine, si cher à leurs premières années; ses livres, à dater du *Voyage en Orient*, ne sont plus venus reposer sur la table autour de laquelle se rassemble la famille; les jeunes filles n'ont plus eu le droit de les feuilleter, les mères y ont jeté à peine un coup d'œil timide; la confiance que le poète inspirait autrefois était bannie, et ni ses *Voyages*, ni ses romans, ni ses poèmes de quelques beautés qu'ils fussent revêtus, n'ont pu la faire renaitre, et le livre à l'aide duquel le nom de Lamartine est sans doute venu jusqu'à vous, ce livre, prélude d'une révolution, l'*Histoire des Girondins*, peinture exaltée et fatale d'une des plus sombres époques de l'histoire, a mis le sceau à cette séparation qui s'était faite entre le poète et ses premiers lecteurs.

Ce livre eut un grand retentissement; M. de Lamartine fut élevé sur le pavois populaire; un instant, sa voix éloquente conjura l'aveugle effort des masses soulevées; puis, le silence se fit autour de lui... Le poète rentra dans la vie privée; désabusé de la plus flatteuse des illusions, la popularité, il se replia sur lui-même; il suivit le conseil qu'il s'était donné autrefois :

Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

Il revint à ses premières impressions, à ses premiers travaux, il écrivit des pages où l'on retrouve la fraîcheur de ses plus beaux jours; mais cependant le lit du ruisseau avait été ravagé, et le ciel ne s'y reflétait plus; la plus belle corde de la lyre, celle de la foi, s'était brisée; mais Dieu, qui a rendu au poète ses premières inspirations, peut lui rendre aussi sa foi première.... Cependant, M. de Lamartine, dans les loisirs que les révolutions lui avaient faits, voulut élever à sa propre mémoire un monument durable: il voulut faire un livre pour tous, qui devint l'hôte cher et familier du foyer domestique, un livre qui produisit toujours le bien et jamais le mal, et pour faire ce livre, il feuilleta ses propres ouvrages, il écarta d'un doigt sévère les pages que ses amis d'autrefois auraient réprouvées; il a pris, comme il le dit lui-même, « dans les soixante volumes de poésie, de littérature, d'éloquence, d'histoire, qu'il a composés, les pages les plus irréprochables par le sujet et les plus châtées par le style; et si, par hasard, une strophe, une phrase, une image, un vers, un mot, un paru de nature à alarmer la susceptibilité de la mère de famille, il en a fait sans peine le sacrifice.... »

De ce jugement austère que le poète a exercé sur lui-même est sorti un petit livre, prose et vers, qui mérite de figurer dans toutes les bibliothèques; qui est digne d'être placé entre toutes les mains, car il ne respire que les tendresses de la famille, l'amour du bien, la contemplation pieuse de la nature, la foi dans la Providence, la croyance à l'immortalité, un livre enfin auquel on peut, en très-grande partie, appliquer l'axiome de La Bruyère : *Quand un livre vous élève l'âme et vous rend la vertu plus chère, croyez qu'il est fait de main de maître.* Les premières *Méditations*, les *Harmonies*, quelques feuillets détachés de ses *Voyages*, de ses romans, de ses écrits intimes, ont fourni à M. de Lamartine la matière des *Lectures pour tous*, élite de sa pensée et de ses sentiments, et vraiment l'on est étonné en voyant que soixante volumes qui ont fait du bruit dans le monde ont abouti, après avoir passé au crible de la morale et du goût, à un si petit livre. « La pensée, dit l'auteur, ressemble à ces fleuves de l'Amérique du Sud qui roulent çà et là quelques paillettes d'or au milieu d'un déluge de vase. » Quand l'automne arrive, quand le fleuve baisse, quand l'eau tarit, le chercheur d'or descend dans le lit du fleuve, fait égoutter l'eau, tamise le sable, ramasse ce qui brille, jette au vent ce qui n'est que terre, et ne retire de tout ce débordement que ces rares paillettes pour grossir le trésor de l'humanité. »

A notre tour, nous demanderons à M. de Lamartine la permission de lui emprunter une ou deux de ces

paillettes d'or pour orner et enrichir notre modeste petit recueil :

LES AMIS DISPARUS.

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier ;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier ?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence,
Plus faible et plus triste à noter ;
Hélas ! c'est qu'à chaque distance,
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi dans la forêt voisine,
Où nous allions, près de l'enclos,
Des cris d'une voix enfantine
Éveiller des milliers d'échos.

Si l'homme, jaloux de leur cime,
Met la cognée au pied des troncs,
A chaque chêne qu'il décline,
Une voix tombe avec leurs fronts.

Il en reste un ou deux encore :
Nous retournons au bord du bois,
Savoir si le débris sonore
Multiplie encor notre voix.

L'écho, décimé d'arbre en arbre,
Nous jette à peine un dernier cri ;
Le bûcheron au cœur de marbre
L'abat dans son dernier abri.

Adieu, les voix de notre enfance ;
Adieu, l'ombre de nos beaux jours ;
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !

UNE HALTE AU DÉSERT.

« L'esclave alluma un petit feu de branches sèches sur la poussière de la place du village ; il jeta les grains de café dans un vase de bronze antique d'un admirable dessin, trouvé sans doute dans les fouilles de cette contrée, autrefois couverte de villes et de *villas* opulentes ; il pila les grains avec un morceau de marbre dans ce mortier qui avait peut-être contenu jadis les cendres d'un roi de Lydie, et qui servait aujourd'hui à concasser le maïs d'un esclave ou le café d'un voyageur. Il jeta les grains encore tout huileux dans une cafetière de terre, pour que le parfum qui s'exhale surtout de l'huile de la plante, ne s'évaporât point comme il s'évapore dans les grains moulus en farine dans nos climats, et il nous le servit dans de petites tasses d'étain entourées d'un treillis de filigrane, pour que le café fût brûlant aux lèvres et frais à la main.

» Après ce repas, nous nous lavâmes, à la manière antique, dans de l'eau parfumée versée par l'esclave sur nos mains des aiguières aux formes étrus-

ques, et nous nous étendîmes sur nos manteaux pour dormir au murmure des feuilles et au chuchotement des femmes et des enfants autour de nous.

» A combien de tables, disais-je à mon compagnon de départ, n'ai-je pas mangé ainsi le pain mêlé de ma vie depuis que je respire ou plutôt depuis que je voyage dans ce monde si divers de ma destinée ! D'abord le pain de seigle avec le pauvre et les bons paysans de mon pays natal, où ma mère, avec beaucoup d'enfants et dans une médiocrité alors voisine de la gêne, nous accoutumait à la frugalité et à l'indigence, afin de nous endurcir aux simplicités et aux privations de la vie rustique ! puis, le pain de l'opulence et des cours, à la table des ministres, des souverains et des princes, pendant que je représentais mon pays dans les rangs de la diplomatie auprès des puissances étrangères ; puis le pain du peuple, âpre et noir de poudre, à l'hôtel de ville de Paris, pendant les longs jours et les nuits sans sommeil des grandes émotions populaires ; puis, le pain de l'injure et de l'iniqité dont on vous arrache les morceaux de la main en se raillant de vos angoisses à quitter le toit de vos pères ; puis, le pain du travail assidu et des nuits disputées au sommeil ; puis, le pain des voyageurs sous les tentes de l'Arabie, ou dans les monastères du Mont-Liban ; puis, le pain de l'hospitalité étrangère, comme celui que nous mangeons aujourd'hui ; et qui sait les autres ?...

» Eh bien ! de toutes ces tables où j'ai rompu du pain du jour de l'homme, le plus doux, le plus savoureux après celui qu'on rompt enfant sur les genoux de sa mère, avec ses sœurs et ses frères, a toujours été celui que j'ai rompu comme à présent, dans la solitude des pays lointains, à côté de mon cheval, sur l'herbe ou sur la poussière, près de la source, à l'ombre de l'arbre ou de la tente, sans savoir où je romprai celui du soir... L'homme est né voyageur ; voilà pourquoi l'arbre a des racines et l'homme a des pieds ! et plutôt à Dieu qu'il eût des ailes ! mais alors le globe où il erre nous serait trop petit. »

LE CIMETIÈRE DE SAINT-POINT.

« J'arrivai ainsi, traînant mes pas sous les branches jaunies et sur les sables humides, jusqu'à une petite porte percée dans un vieux mur tapissé de lierre et de buis. Vous savez que le mur de l'église projette son ombre sur cette partie du jardin, et que l'on communique par cette porte dérobée de l'enclos dans le cimetière du village. Vous savez que j'ai ajouté à ce cimetière, ombragé de vieux noyers, un petit coin de terre, retranché au jardin, afin que ce petit coin de terre, dont j'ai fait don à la commune, fût à la fois la propriété de la mort et la propriété de la famille, et que, si la nécessité nous dépouillait un jour de l'habitation du domaine de *Saint-Point*, cette nécessité ne fit pas du moins passer ce domaine des morts dans les mains d'une famille étrangère ou d'un propriétaire indifférent.

» C'est sur cette frontière neutre, entre le cimetière et le jardin que j'ai bâti (le seul édifice que j'aie bâti ici-bas) un petit monument funèbre, une chapelle d'architecture gothique, entourée d'un cloître surbaissé en pierres sculptées qui protègent quelques fleurs tristes et qui s'élèvent sur un caveau. C'est là que j'ai recueilli et rapporté du loin, près de mon cœur, les cerueils de ma mère et de tout ce que j'ai perdu sur la route de plus aimé et de plus regretté ici-bas.

» Toutes les fois que j'arrive à *Saint-Point* ou toutes

les fois que j'en pars pour une longue absence, je vais seul, à la chute du jour, dire à genoux un salut ou un adieu aux chers hôtes de l'éternelle paix, sur ce seuil intermédiaire, entre leur exil et leur félicité. Je colle mon front contre la pierre qui me sépare de leurs cendres; je m'entretiens à voix basse avec elles, je leur demande de nous envelopper dans nos aridités d'un rayon de leur amour; dans nos troubles, d'un rayon de leur paix; dans nos obscurités, d'un rayon de leur vérité. Je relis, pour ainsi dire, ma vie tout entière sur ce livre de pierre de trois sépulchres : — Enfance, jeunesse, aubes de la pensée, années en fleurs, années en fruits, années en chaumes ou en cendres, joies innocentes, piétés saintes, attachements naturels, études ardentes, égarements pardonnés d'adolescence, passions naissantes, attachements sérieux, voyages, fautes, repentirs, bonheurs ensevelis, chaînes brisées, chaînes renouées de la vie, peines, efforts, labeurs, agitations, périls, combats, victoires, élévations et écroulements de l'âge mûr sur les grandes vagues de l'Océan des révolutions pour faire avancer d'un degré au plus l'esprit humain dans sa navigation vers l'infini ! Puis les refroidissements d'ardeur, les déchirements de destinée, les martyres d'esprit, les pertes de cœur, les dépouillements obligés des choses et des lieux dans lesquels on s'était enraciné, les injustices, les ingrattitudes, les persécutions, les lassitudes du corps avant celles de l'âme, la mort enfin, toujours à moitié chemin de quelque chose.

» Tout cela a roulé en bruisant pendant je ne sais combien de temps sur ma tête, comme le torrent de ma vie qui serait redescendu tout à coup après une pluie d'orage de toutes les montagnes, et qui serait venu

repandre possession de son lit desséché. J'ouvris mon cœur comme une écluse, et la prière en sortit à grands flots avec la douleur, la résignation et l'espérance, et mes larmes aussi coulaient, et quand je retirai mes mains de mes yeux et que je les posai sur le seuil pour le bénir, elles firent une marque humide sur la pierre blanche...

» Un bruit m'avait fait lever en sursaut.

» C'était la sourde et monotone psalmodie qui sortait d'une petite fenêtre grillée au flanc de l'église, tout près de moi. Je m'essayai le front et les genoux pour faire le tour de l'édifice, et pour y entrer par la petite porte qui s'ouvre au midi sur le côté opposé. Je fus arrêté sur la première marche par un petit cercueil recouvert d'un drap blanc et de deux bouquets de roses, blanches aussi, qui portaient quatre jeunes filles d'un hameau des montagnes. Le vieux curé les suivait en récitant quelques versets de liturgie latine sur la brièveté de la vie; un père et une mère pleuraient en chancelant, derrière lui. Je marchai vers la fosse avec eux, je jetai à mon tour les gouttes d'eau sur le cercueil de la jeune fille, et je rentrai sans avoir osé regarder le pauvre père.... »

Ces trois morceaux pris au hasard peignent assez bien la sensibilité contemplative, le tour abondant et large qui forment les caractères du talent de M. de Lamartine. Nous espérons que nos lectrices goûteront ce livre, que nous leur recommandons avec confiance, après l'avoir lu nous-même avec soin, et avoir acquis la conviction qu'il ne peut laisser que des impressions heureuses, qu'il ne peut exercer qu'une influence bien-faisante.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

WHAT IS THAT, MOTHER?

I

What is that, mother?

— The lark, my child !

— The morn has just looked out, and smiled,
When he starts from his grassy nest,
And is up and away, with the dew on his breast,
And a hymn in his heart, to yon pure bright sphere,
To warble it out in his Maker's ear.
Ever, my child, be thy morn's first lays
Tuned, like the lark's, to thy Maker's praise.

II

What is that, mother

— The dove, my son !

— And that low sweet voice, like the widow's moan
Is flowing out from her gentle breast,
Constant and pure by that lonely nest,
As the wave is pour'd from some crystal urn
For her distant dear one's quick return.
Ever, my son, be thou like the dove,
In friendship as faithful, as constant in love.

III

What is that, mother?

— The eagle, boy !

QU'EST-CE QUE CELA, MA MÈRE ?

I

— Qu'est-ce que cela, ma mère ? — L'alouette, mon enfant. Le matin vient de poindre en souriant lorsqu'elle s'élance de son nid caché par l'herbe, et voltige çà et là; sur son plumage il y a de la rosée, dans son cœur un hymne, et elle s'élève vers la brillante sphère du ciel pour porter cet hymne jusqu'à l'oreille de son Créateur.

O mon enfant ! que chaque matin tes premiers accents soient, comme ceux de l'alouette, à la louange de ton Créateur.

II

— Qu'est-ce que cela, ma mère ? — La colombe, mon fils. Sa douce petite voix, semblable au gémissement d'une veuve, s'échappe de sa jolie gorge; du sein de son nid solitaire, sa voix s'élève constante et pure, comme l'onde qui tombe d'une urne de cristal. Elle invoque le prompt retour de celui qu'elle chérit.

O mon fils, sois toujours comme la colombe, fidèle et constant dans tes affections.

III

— Qu'est-ce que cela, ma mère ? — L'aigle, mon fils. Poursuivant fièrement sa joyeuse course, hardi, puisant une

Proudly career'ing his course off'oy,
Firm, on his own mountain vigour relying,
Breasting the dark storm, the red bolt defying;
His wing on the wind, and his eye on the sun,
He swerves not a hair, but bears onward, right on.
Boy, may the eagle's fligt ever be thine,
Onward, and upward, and true to the line.

IV

What is that, mother?

— The swan, my love!

He is floating down from his native grove;
No loved one now, no nestling nigh,
He is floating down by himself to die:
Death darkens his eye, and umplumes his wings,
Yet the sweetest song is the last he sings.
Live so, my love, that, when death shall come,
Swan-like, and sweet, it may waft thee home.

G. W. DOANE.

nouvelle vigueur sur sa montagne native, savourant la sombre tempête, défilant l'éclair et la foudre, l'aile au vent, l'œil fixé sur le soleil, il ne se détourne pas d'une ligne, mais se porte en avant et va tout droit.

Puisses-tu, mon fils, si tu as à combattre, imiter l'aigle, aller en avant, en haut, et fidèle à ton but.

IV

— Qu'est-ce que cela, ma mère? — Le cygne, mon cher trésor. Il flotte loin du lieu où il naquit. Nul ne l'aime, maintenant, nul compagnon ne niche près de lui; il flotte et se laisse emporter, au moment de mourir. La mort voile ses yeux et arrache des plumes à ses ailes; cependant, le plus doux des chants est celui qu'il fait entendre le dernier.

Vis de même, mon cher enfant, afin qu'au jour où la mort viendra, semblable à celle du cygne, elle te mène doucement dans ta patrie!

Mlle AMÉLIE DESPREZ.

L'IDIOT.

La littérature russe est peu connue; bien des gens même en soupçonnent à peine l'existence. Le goût que l'on connaît à la haute société pour notre langue et nos écrivains, et l'état de barbarie où l'on suppose que croupissent les classes inférieures, dans l'empire des czars, font croire généralement que la Russie est restée notre tributaire pour la littérature, comme pour l'industrie et les modes.

La langue française est et sera toujours, en Russie, le signe d'une bonne éducation; elle s'y cultive avec le même soin que la langue maternelle; mais celle-ci se développe rapidement et se fixe dans des ouvrages empreints, sinon d'un talent de premier ordre, au moins d'une grande originalité. La Russie, jetée brusquement, en un jour d'énergie sublime, dans la voie de la civilisation occidentale, n'a pu y être d'abord qu'imitatrice. Longtemps elle s'est résignée à ce rôle; depuis quelque temps elle essaye d'en sortir. Ses efforts ne sont pas toujours heureux, mais ils sont constants; les écrivains russes ne s'affranchissent pas toujours autant qu'ils le voudraient de l'imitation étrangère, mais ils en ont la bonne volonté. C'est un signe heureux. Les grands genres ne sont pas encore ceux qui leur réussissent le mieux; dans le drame, l'épopée et la poésie lyrique, ils en reviennent toujours, quoi qu'ils en aient, à copier l'Allemagne, quand ils se détournent de la France. Où les Russes ont une allure à eux, c'est dans le récit. En général, ils content parfaitement: c'est une des vieilles traces de leur origine orientale. Les mobiles combinaisons du roman sont moins leur affaire, toutefois, que la marche libre et dégagée du conte. Là ils excellent. Sous le titre de *Sovietsii*, ils ont des ouvrages charmants, où l'esprit, les mœurs et les usages nationaux se peignent avec grâce et naïveté. Nous en traduisons un comme échantillon, c'est celui de *L'Idiot*, peinture touchante d'une des plus tristes infirmités de la nature humaine.

L'IDIOT.

Un soir, vers la fin du mois de septembre, un

groupe de filles, de garçons et d'enfants rassemblés à l'entrée d'un grand village russe riaient et chantaient bruyamment. Le soleil se couchait derrière la montagne à laquelle se terminait le village, et que gravissait un chemin tortueux et plein d'une boue noire. L'air était humide et froid; avec le soleil, disparaissaient les bandes de lumières qui rayaient le ciel gris. On entendait dans le village le grincement de quelques portes qui se fermaient, et les excitations menaçantes par lesquelles un paysan aidait son cheval à dégager son chariot embourbé. Une vache arrêtée au milieu de la rue et tendant le cou poussait un mugissement prolongé et prenait le chemin de la cour familière. Comme elle, criait à se faire entendre de tout le village, un petit garçon en chemise courte, sans ceinture, les pieds nus et profondément enfoncés dans la boue.

En ce moment se montra dans la rue un homme en sarrau d'étoffe noire rapetassé çà et là de pièces blanches, avec des *lapti* (1) aux pieds, et sur la tête une grande casquette déchirée, à laquelle pendait un lambeau de visière. Sous son sarrau déguenillé et tout ouvert, on voyait une chemise de grosse toile sale et couturée; un reste d'agrafe brisée apparaissait encore à l'une des boutonnières du col. Sa chemise n'était pas fermée, et ne le protégeait point contre cette humide et glaçante soirée d'automne. Il avait une longue gaule à la main. Son visage maigre et d'une pâleur bleuâtre, ses yeux troubles, sa démarche lente et peu ferme, tout en lui annonçait un état maladif et excitait à la fois la compassion et un sentiment pénible. Son regard avait quelque chose d'enfantin qui ne répondait pas à son âge. Il allait lentement, tantôt regardant de côté, tantôt baissant la tête, tantôt fronçant les sourcils, et tantôt prenant un air de gaieté. Sur ses lèvres se montrait quelque chose qui n'était ni un sourire, ni le mouvement de la parole, et qui faisait mal à

(1) Espèce de pantoufles en écorce de tilleul que les paysans russes portent habituellement attachées aux jambes avec des cordes de chanvre. Les *lapti* sont, en Russie, ce que sont les sabots en France.

voir. Cet étrange individu était *Fomouchka* (1) l'idiot, comme on l'appelait habituellement.

Il se peut que vous ayez vu quelquefois ce pauvre *Fomouchka*, quand votre équipage, traversant nos steppes ou nos plaines interminables, s'est arrêté pour quelques minutes dans un village, au milieu des *iamschiks* (2) qui se disputaient, des femmes qui vous offraient leurs menues marchandises, de la foule qui vous regardait béante. Il se peut qu'alors vous ayez remarqué *Fomouchka* l'idiot. Alors aussi vous avez observé comme il vous regardait craintivement, comme il vous saluait en silence; avec quelle timidité il approchait de la portière de votre voiture; avec quel effroi il reculait quand votre valet lui criait de s'éloigner. Peut-être cette singulière créature a-t-elle un instant occupé votre attention distraite et avez-vous été prêt à lui jeter quelques pièces de monnaie, lorsque, votre équipage partant brusquement, vous avez en un clin d'œil laissé loin derrière vous le village et la foule, et vous êtes abandonné au rêve ou au sommeil, comme si jamais le visage du pauvre *Fomouchka* ne s'était montré à vous.

Fomouchka, né faible, fut longtemps malade et n'eut qu'une croissance imparfaite et lente. A l'âge où déjà les autres enfants marchent et jouent, il pouvait à peine ramper. Sa mère dut longtemps lui prolonger les soins du premier âge et le porter dans ses bras : elle en conçut pour lui une certaine aversion, et, la première, lui donna ce nom d'idiot qui lui resta. « Voilà qu'il a déjà quatre ans, disait-elle, et il ne marche ni ne parle; on n'a pas de repos, il faut ou travailler ou s'occuper de lui ! » Le père, qui entendait ces plaintes, en voulut à son enfant. Celui-ci grandit, mais sans obtenir l'affection de sa famille, et ce surnom d'idiot devint son nom pour toujours.

L'idiot était silencieux, doux et timide; ses sœurs le tourmentaient, ses frères l'insultaient, ainsi que les enfants étrangers; et le malheureux ne trouvait de défense ni dans son père ni dans sa mère. Repoussé par les autres enfants, l'idiot les fuyait et se cachait d'eux. C'est ainsi qu'il grandit, seul avec lui-même. Nul ne l'aimait, excepté *Koudlachka*, le chien de basse-cour. La nuit, pendant qu'il était couché sur le poêle (3) de la cabane, *Fomouchka* l'idiot entendait avec un vif sentiment de joie les aboiements de son ami *Koudlachka*; et, le jour venu, il courait le rejoindre, se couchait à côté de lui et se chauffait avec lui au soleil. Quand sa mère lui donnait un morceau de pain sec et l'envoyait, pour toute la journée, garder aux champs la coche et ses petits, *Koudlachka* l'accompagnait toujours. Ils passaient ensemble la journée sur la verdure, au milieu des fleurs et des buissons, et, ensemble, mangeaient l'unique morceau de pain. Quand venait le soir et que le jour s'assombrissait, *Fomouchka* quittait les prés avec peine, et, de concert avec *Koudlachka*, ramenait les pores à la maison.

(1) Le petit Thomas. C'est un diminutif d'affection.

(2) Loueurs de chevaux établis sur les grandes routes, où ils rançonnent les voyageurs qui n'ont pas l'avantage de porter l'épaulette et l'épée.

(3) L'hiver, toute la famille des paysans russes checou-avec lui sur un grand fourneau de briques construit au milieu de l'habitation, et qui sert de foyer pour la cuisine, de poêle et de four à cuire le pain.

Un jour d'été, comme *Fomouchka* s'appêtait, selon sa coutume, à conduire la coche aux champs, en compagnie de *Koudlachka*, il remarqua que celui-ci n'était pas gai; il poussait souvent des hurlements plaintifs, et posait son museau sur les genoux de son ami. Le soir *Koudlachka* put encore se traîner à la maison, mais, la nuit, *Fomouchka* n'entendit point sa voix. Le matin, il le trouva sous le hangar. *Koudlachka* éprouvait les convulsions de la mort; mais à la vue de son ami, il fit un dernier effort, remua la queue et leva la tête. *Fomouchka* s'assit près de lui, le caressa et lui passa la main sur le dos. *Koudlachka* hurla tendrement, s'étendit et mourut. *Fomouchka* poussa un cri tel qu'il n'en était point encore sorti de sa poitrine et courut à la maison. Sa mère, effrayée, s'élança à sa rencontre. L'enfant, pâle comme la mort, ne put que s'écrier : « *Koudlachka* !... *Koudlachka* !... — Tais-toi, imbécile, lui cria sa mère en le menaçant du poing. Eh bien ! quoi ? *Koudlachka* ? » L'idiot se tut; mais, tremblant comme la feuille et sanglotant, il montra le chien et murmura : « Il est mort ! — Traîne-le dans le champ, » lui dit sa mère. L'enfant prit le chien dans ses bras et le porta dans un champ voisin. Là, après être resté longtemps assis près de ce cadavre et avoir amèrement pleuré, il fit un trou en terre et y mit *Koudlachka*. Il rentra ensuite à la maison lentement, le front penché vers la terre, et désormais il conduisit seul la coche au pâturage.

De ce moment *Fomouchka* devint encore plus silencieux, plus sauvage. Quoiqu'il eût taille et âge d'homme, il resta doux, obéissant et passif. On avait beau le gronder, l'outrager, il ne répondait rien; seulement il plissait et baissait les yeux à terre. Il faisait avec intelligence tout ce qu'on lui commandait, labourait, semait, fauchait, battait le blé et ne se refusait à aucun travail. Pourtant il y avait cela d'étrange en lui, que, si l'on ne lui indiquait aucune occupation, il restait dans une complète inactivité; mais si on lui fixait une besogne, il s'y mettait sur l'heure et continuait sans s'interrompre, et nonobstant la fatigue, jusqu'à ce qu'il eût fini sa tâche ou qu'on le rappelât. Si on le lui ordonnait, il prenait son repas avec la famille; autrement, il demeurerait sans manger, endurant la faim et ne demandant rien. Lorsque, le soir, il rentrait du travail, il allait se coucher sur le poêle ou dans la soupente, selon l'ordre qu'il recevait; si on ne lui disait rien, il restait assis, sans se coucher, jusqu'à ce qu'il s'endormit d'épuisement à sa place.

Les jours de fête, quand les *chorovades* (1) se formaient dans le village, *Fomouchka* n'y prenait point part; mais si on l'appelait dans le groupe, et si on le faisait chanter, il chantait; si on le faisait danser, il dansait.

Son père le maria, mais le mariage ne changea rien à sa position; quiconque le voulait, s'amusaient du pauvre idiot. Il était lui-même tellement habitué à cela, que très-rarement les injures et les moqueries avaient le pouvoir de l'irriter. Repoussé et opprimé, presque dès son apparition dans le monde, l'idiot s'était involontairement replié sur lui-même; il n'o-

(1) Danses circulaires mêlées de mimes et de chants, comme nos vieilles rondes. Le mot russe veut dire : conduire les chœurs (chor-vadit).

sait et ne pouvait avoir une volonté ni un désir; on eût dit qu'il vivait et se mouvait par la volonté des autres. Cependant, mais rarement, il est vrai, l'idiot avait ses idées. Ainsi, lorsque venait le printemps, que le soleil brillait, que les plaines verdissaient et les arbres se couvraient de feuilles, Fomouchka se dirigeait vers le bois et y cueillait des fleurs. Il les attachait à sa casquette, en bourrait sa ceinture, en tressait des couronnes, en faisait de gros bouquets, et, tout chargé de fleurs, retournait au village, le visage rayonnant de joie. Alors disparaissaient sa sauvagerie et sa timidité habituelles; et, s'il rencontrait quelqu'un sur son chemin, il lui offrait en souriant une fleur, et disait : « Prenez, je vous prie, cela vient du bois. »

Tel avait été Fomouchka, et tel il vécut jusqu'à la mort de son père et de sa mère. Alors il fut chassé par sa femme, qui se mit en service chez des étrangers, et, expulsé par ses frères de la demeure paternelle, pendant l'été, il se joignait à la première famille venue, travaillait et mangeait avec elle; mais quand les travaux agricoles étaient achevés, quand venait l'automne, quand les champs se dépouillaient et que les nuages s'assombrissaient, Fomouchka allait de village en village, et, tantôt pour ses chansons, tantôt pour ses danses et ses pantomimes, il obtenait soit un morceau de pain, soit un gîte, soit un vêtement usé. Il perdit, dans ce genre de vie, un peu de sa sauvagerie et de sa timidité; parfois il devenait causeur et dégagé, bien que de temps en temps il s'affligeât et s'irritât des moqueries du monde.

Fomouchka n'était pas effectivement un idiot, il n'était pas complètement privé d'intelligence, mais il n'avait pas précisément cet esprit alerte qui distingue le peuple russe. Il était trop concentré en lui-même, et la manifestation de ses pensées n'était ni aussi claire ni aussi précise que chez les autres; néanmoins, on ne pouvait pas lui refuser de l'intelligence. C'était une créature née bonne, douce, aimante; mais toutes ces qualités naturelles, rencontrant une contradiction perpétuelle dans le monde qui l'entourait et se trouvant sans cesse refoulées, avaient miné et détruit les forces de son âme. Les outrages, les moqueries, les insultes, les mauvais traitements auxquels le malheureux fut en butte, dès ses premières années, dans sa famille et au milieu des étrangers, durent causer un désordre irréparable dans cette douce et timide nature. Ce dérangement se manifestait surtout chez Fomouchka, dans le trouble de son regard, le désordre de ses pensées, l'incohérence de ses discours, dans l'alternative d'un silence long et obstiné et d'une loquacité subite et puérile.

Le soir dont nous parlons, Fomouchka s'approcha du groupe bruyant que nous avons peint.

« Voyez donc ! voici l'idiot, voici Fomouchka.

— Fomouchka ! » cria quelqu'un en l'apercevant.

Le bruit et les chansons furent interrompus. En un instant tout le monde eut entouré l'idiot.

« Bonjour, Fomouchka ! bonjour, l'idiot ! » crièrent toutes les voix.

Fomouchka regarda fixement tout le monde, remua les épaules d'une façon particulière, et répondit :

« Bonjour ! bonjour, tous !

— Quelle belle robe de chambre tu as, Fomouchka ! » lui dit une jeune fille.

Fomouchka considéra en silence son sarrau, et se mit à en effiler les pièces.

« Et sa casquette donc ! quel faraud ! dit en éclatant de rire une autre fillette.

— Qui t'a fait tes *lopti* ? » demanda une troisième.

Fomouchka regarda sa chaussure d'écorces, frappa dessus avec son bâton, et répondit :

« C'est moi qui les ai faits dans la forêt.

— Tu es venu te promener avec nous ? demanda une quatrième.

— Comme je me suis ennuyée en ton absence, Fomouchka ! j'en ai été malade ! s'écria plaisamment une autre, à laquelle répondit un vaste éclat de rire.

— Oui ! oui ! s'écria-t-on, Akoulka a déclaré que l'absence de Fomouchka était sa mort.

— Voyez donc comme il se pare ! » dit un jeune garçon en frappant du revers de la main la casquette de Fomouchka, qui vola dans la boue, aux grands applaudissements de tous les rustres. Fomouchka sourit, mais avec un sourire amer et qui lui déchirait le cœur. Il y avait à la fois en lui un sentiment vague de son humiliation, un dépit impuissant et une crainte puérile de tous ceux qui étaient grands, forts, spirituels, en un mot de tous ceux qui pouvaient se moquer de l'idiot. Son visage se couvrit d'un nuage obscur, mais ce ne fut que pour un instant ; il redevint bientôt calme, et ses yeux reprirent leur regard d'enfant. Il ramassa et remit sa casquette souillée de boue.

« Eh bien, Fomouchka, pourquoi es-tu donc si peu gai aujourd'hui ? lui dit un autre garçon. Pourquoi restes-tu là immobile ? Chante-nous une chanson.

— Chante-nous *Jourka*, dit un autre.

— Oui, chante ! cria la foule.

— Non, vraiment, non, dit Fomouchka d'une voix tout à fait étrange.

— Attends, Fomouchka, lui dit Akoulka ; moi, je dirai les paroles, et tu feras la basse. »

Et elle commença :

« Est-ce toi, Jourka ? Jourka !

Jourka, le brave homme,

S'en allait au moulin,

Il vit une merveille :

Un bouc faisait de la farine,

Une chèvre....

» Eh bien, tu ne vas pas ?

— Pourquoi le faire chanter ? dit une autre jeune fille. Chantons, nous autres, et Fomouchka dansera.

— Non ! je n'en ai pas envie ! s'écria Fomouchka.

— Comment ! il ne veut pas ! Allons ! allons ! danse, Fomouchka, dirent toutes les voix.

— Attends, Fomouchka, mon ami, je vais danser avec toi, lui cria Akoulka.

— Vois-tu ? voilà Akoulka qui va danser avec toi. Es-tu heureux ! » lui dit-on de toute part.

Akoulka s'avança vers l'idiot. La foule se rangea autour d'eux ; puis tous, frappant dans leurs mains, marquèrent la mesure de la danse. Akoulka, appuyant la main droite sur sa hanche et penchant la tête du même côté, commença à frapper des pieds, d'abord lentement, puis avec des battements de plus en plus rapides. Enfin, s'appuyant les deux poings sur les côtés, elle partit, s'élança et bondit en criant : « A toi ! Eh bien ! à toi ! Vois-tu comme je fais ? vois-tu ? » Fomouchka se mit à remuer les pieds, fit deux ou

trois tours de danse autour d'Akoulka et s'arrêta. Les chants cessèrent.

« Ah ça, gaillard, est-ce comme cela qu'on danse?... Sa danseuse ne fait que partir, et voilà qu'il la laisse en chemin! »

Ces paroles étaient prononcées par un marchand ambulant qui s'était approché inaperçu du groupe des danseurs, en laissant son chariot, attelé d'un fort cheval, poursuivre sa route au bruit monotone des grelots suspendus autour de sa tête. Le marchand était un gars jeune et vigoureusement taillé. Il portait de larges pantalons de velours noir enfoncés par le bas dans les hautes tiges de ses bottes, avec une courte pelisse de drap bleu serrée sur les reins par une ceinture rouge. Son chapeau de feutre, entouré d'une ganse de velours avec une boucle de cuivre, était légèrement posé sur l'oreille.

« Bonjour, les belles! dit-il en tirant sa pipe de sa botte et en l'allumant. Quel est ce beau garçon que je vois parmi vous? Est-il heureux? Quel essaim de beautés autour de lui!

— Heureux? s'écria Fomouchka; non, c'est vous qui êtes heureux. L'idiot est bien malheureux, allez!

— En vérité! dit le marchand; que te manque-t-il donc? Vois-tu, que de monde autour de toi! On chante, on danse. Y a-t-il rien de plus gai?

— Gai... pour les autres, mais triste pour moi, répondit Fomouchka. Vous êtes plus heureux, bien plus heureux, vous autres. Tout le monde se moque de l'idiot, personne n'en a pitié.

— Et moi donc, Fomouchka, est-ce que je n'ai pas pitié de toi? » s'écria Akoulka.

Tous éclatèrent de rire.

« Non, personne n'a compassion de lui, dit une jeune fille. Mais, ajouta-t-elle, tu as une femme? »

— Non, répondit Fomouchka; elle m'a chassé, et elle sert chez des étrangers. »

Puis il resta pensif.

Le marchand tira de sa pipe une bouffée de fumée, et se tourna de nouveau vers lui.

« Catherine, dit-il, était probablement seule belle! »

A ce nom de Catherine, Fomouchka sortit de sa rêverie; et, comme cela lui arrivait souvent, passa de la taciturnité à une loquacité fébrile.

« Catherine était bonne, répondit-il. Elle me plaisait; jamais elle ne m'appelait l'idiot, elle m'appelait Fomouchka et ne me disait pas d'injures. Quand je sortais dans le village, si les enfants s'amassaient autour de moi, criaient et me tiraillaient, Catherine accourait et les chassait. Vois comme mes vêtements sont déchirés à présent! autrefois Catherine en avait soin; les jours de fête, elle me mettait des fleurs sur ma casquette. Elle m'avait donné une agrafe; quelle belle agrafe!

— N'est-ce pas celle qui brille encore à ta chemise? » demanda le marchand en montrant les restes d'une boucle brisée.

La foule des paysans pouffa de rire.

« Non, dit Fomouchka; celle-là je la garde, et la tiens cachée. Jamais on ne m'en donnera une pareille. »

— Et où est ta Catherine maintenant?

— On l'a emmenée, son mari l'a emmenée... »

Fomouchka suffoquait. Il reprit: « Je vais à l'*visba* (1) du père de Catherine. Là on dansait, on chantait!... c'était un bruit, je voulais aussi... Partout il y avait des enfants... ils se jettent sur moi, me tiraillent, me crient: Tu as perdu ta fiancée!... on t'a pris ta fiancée!... Je voulais me défaire d'eux; cela fit du bruit. Le mari de Catherine sortit, les chassa et me dit: Va-t'en! Je retournerai le lendemain à la nuit tombante, selon ma coutume, à l'*visba* de Catherine. C'était l'heure où Catherine devait sortir pour aller chercher de l'eau. J'attends.... Catherine ne vient pas. Le troisième jour, pas de Catherine; le quatrième, pas de Catherine non plus. Je ne revis plus Catherine, et mon père me maria. »

Fomouchka retomba dans sa rêverie.

« Eh! eh! pauvre diable, dit le marchand; où est ton père? ajouta-t-il.

— Mon père est mort à la Saint-Nicolas d'hiver, hélas! il faisait bien froid; la terre était si gelée qu'on ne pouvait la couper; j'ai été obligé de creuser la fosse avec une hache. »

La nuit arrivait. Déjà le cheval du colporteur faisait entendre ses grelots à l'extrémité du village.

« Diable! ma voiture est bien loin, dit le jeune marchand. Adieu, les belles. » Puis, après avoir donné un *petak de cuivre* (2) à Fomouchka, il ralluma sa pipe et rejoignit à grands pas sa voiture.

La foule des filles et des garçons se dispersa, et chacun rentra chez soi; cependant un polisson du village tournait autour de Fomouchka.

« Qu'as-tu là, à la main? » demanda-t-il.

Fomouchka ouvrit la main et montra son *petak*. L'enfant le lui prit vivement et se sauva à toutes jambes.

« On m'a volé! » s'écria piteusement le pauvre Fomouchka. Et il courut par tout le village sans rencontrer personne. La nuit était close; c'était une de ces froides nuits d'automne. Les étoiles brillaient d'un éclat sombre; partout, dans le village, régnait un silence profond, tout dormait. Seul, Fomouchka fut longtemps sans dormir. Il était assis et contemplait le ciel. « Combien d'étoiles! disait-il. Une, deux, une, deux... »

Il compta ainsi les étoiles jusqu'à ce qu'il s'endormit pour ne plus s'éveiller.

PIERRE DOUHAIRE.

(1) Cabane des paysans russes.

(2) Monnaie de cuivre valant à peu près trois sous, mais très-grosse et très-lourde.

ROSE DE SERRE ET ROSE DES BOIS.

On me nomma la *Belle des Belles*! Je dus ce nom à mon éclat, à mes vertus, mes seuls titres, car la famille des Roses, à laquelle j'appartiens, est un mélange bizarre de roture et de haute noblesse, d'ar-

tistes célèbres et d'obscure bourgeoisie! Roses toujours estimées, quoique plus ou moins belles, et toujours cultivées en dépit des caprices et de l'inconstance de la mode. On nous a parfois reproché de

cacher avec perfidie l'épine sous la fleur! Mais nous prions nos chères lectrices de vouloir bien se souvenir que nous n'en faisons usage que pour notre défense, et seulement en cas d'attaque; nos corolles ne contiennent ni le poison de l'aconit, ni l'opium du pavot, ni le suc vénéneux de la clématite. Nous ornons la beauté et nous couronnons la vertu. Belle et bonne, voilà notre devise, et si nous sommes un peu vaniteuses, un peu coquettes, la faute en est aux flatteurs qui nous faussent quelquefois l'esprit. Le moyen d'être modeste quand notre beauté a été chantée par tous les poètes anciens ou modernes, depuis Anacréon jusqu'à nos jours? quand la rose a survécu à des milliers de célébrités dont chaque siècle emporte la trace? D'ailleurs, noblesse oblige, et la vanité porte quelquefois au bien! Que de gens elle force à être honnêtes, et surtout bienfaisants et généreux!

Je naquis l'an de grâce 1853, dans les serres confortables d'un de nos horticulteurs le plus à la mode; il m'obtint de graine, c'est le moyen que l'on emploie pour voir naître dans notre famille une variété nouvelle. Je végétais longtemps, dans mon enfance, au milieu d'une foule de compagnes, dont on attendait chaque jour le développement, et sur lequel on fondait les plus grandes espérances. Je dois le dire, pour être vraie dans cette consciencieuse histoire de ma vie, la plupart se montrèrent indignes des soins dont elles avaient été si longtemps l'objet, et elles se virent rejetées avec dédain. Quant à moi, je ne me montrai pas ingrate, et le jour vint où je développai avec luxe une fraîche et éblouissante corolle, d'une finesse de ton, d'un éclat si surprenant, que le pinceau de Redouté eut tombé de ses mains en me voyant! J'avais la taille souple et délicate, et les blondes épines de mon corsage étaient dissimulées avec art sous une mousse épaisse et soyeuse.

J'arrivais dans le monde innocente et crédule, comment ne pas avoir d'illusion? comment ne pas rêver bonheur?

A travers les teintes nuancées de mes pétales, je voyais tout en rose; je crois entendre encore ce premier cri d'admiration, ce cri si doux à l'oreille et au cœur: Qu'elle est belle! Le soleil m'apparaissait splendide, éblouissant; je voyais une troupe de jolis papillons, étincelants de parure, exécuter autour de moi les danses les plus vives et les plus variées, et tous les insectes aux ailes d'or bourdonnaient en chœur: Qu'elle est belle! Je régnais! ils étaient mes esclaves!

J'étais ivre de bonheur et de joie. Hélas! je ne savais pas alors ce que vivent les roses!

Pendant huit jours je reçus la visite des plus grands personnages, les célébrités littéraires me rendirent hommage; mon portrait fut dessiné, lithographié, et je fus à l'unisson proclamée la plus belle, dans tous les journaux d'agriculture ou d'horticulture, et il ne vint à l'esprit de personne de le contester.

Je ne devais pas rester plus longtemps dans la serre protectrice qui m'avait servi de berceau. Un matin, j'appris, non sans effroi, que j'allais voyager pour la première fois de ma vie, en compagnie de quelques arbustes, mes confrères, qui devaient être transportés à diverses destinations; ils avaient été mis à prix, suivant, je ne dirai pas leur mérite, mais leur nouveauté. Quant à moi, j'allais devenir la propriété du président de la Société d'Horticulture, auquel j'allais être présentée comme un nouvel hommage.

On nous rangea toutes, avec plus ou moins de pré-

caution sur une sorte de gradin, et la voiture se mit en route. Je n'ai pas, comme la sentitive, la faculté de m'endormir au balancement d'une voiture en repliant mes folioles; aussi j'éprouvais une véritable fatigue, et pour m'y soustraire, j'essayais de fermer mon calice, lorsque j'entendis une voix un peu rauque prononcer ces mots: « Appuyez-vous sur moi, chère sœur, ne craignez rien; voyez, je suis forte et robuste! » Cette interpellation, faite d'un ton qui ne manquait ni de bienveillance ni d'intérêt, me fit aussitôt lever la tête. J'aperçus alors à mes côtés un grand arbuste, peu régulier par la forme, mais au feuillage vigoureux et luisant; sa tige était hérissée de longues épines, et sa tête surmontée d'une sorte de Rose à l'air villageois, aux couleurs un peu vives, mais si fraîche en son ensemble, qu'elle ne manquait ni de charme ni d'agrément. Une odeur suave, bien que légère, s'échappait de sa corolle entièrement simple et formée de cinq pétales, au milieu desquels se dressaient, jaunes et pleins de vigueur, un paquet nombreux d'étamines. « Qui êtes-vous? dis-je alors en toisant avec une hauteur voisine du mépris le rustique arbuste. — Vous ne me connaissez pas! répondit alors l'Églantier en essayant d'adoucir sa voix un peu sauvage; je suis votre sœur, la rose primitive, celle que n'a pas dénaturée la culture: voyez, l'art n'a rien fait pour moi, et je ne m'en plains pas; je suis forte, robuste, un peu gauche, un peu sauvage, un peu piquante, mais si bonne personne au fond, et si remplie du désir d'être utile aux hommes que je me prête à tous leurs caprices: sur ce corps, dont vous enviez peut-être la force et la vigueur, on greffe les plus belles roses! et souvent de trois et quatre variétés à la fois. Cette opération consiste à enlever au rosier que l'on veut propager une petite branche, et, à l'aide d'une incision, à l'introduire sur une des miennes. Après m'être ainsi laissé mutiler, je deviens la nourrice, la mère adoptive de ces enfants du hasard, qui payent bientôt mes soins en ornant ma tige de leurs corolles variées. »

Dois-je l'avouer? quel que soit le mérite de l'Églantier, je me sentais humiliée de cette parenté villageoise. « Vous vous trompez, lui dis-je avec fierté, nous ne saurions être de la même famille; la mienne se reproduit de graines: c'est ainsi que je vins au monde, et en nous regardant toutes deux, il est facile de juger que je n'ai rien de commun avec vous! »

L'enfant des bois sourit amèrement. « Je vous plains ma chère sœur, car je vois que les flatteurs vous ont fait perdre la tête; vous me dédaignez parce que vous êtes belle! Puissiez-vous ne jamais apprendre à vos dépens que la beauté est souvent un triste présent du ciel! vous autres, enfants des villes, quand vous avez perdu cette fraîcheur dont vous êtes si vaines, que vous reste-t-il? »

« A travers la serre qui vous a servi de berceau, vous n'avez rien étudié, rien appris: votre cœur, où la vanité seule a trouvé place, est resté fermé à l'amitié et muet devant les plus admirables secrets de la nature! Vous ne savez pas même ceux qui concernent votre famille! Apprenez donc, belle insouciance, qu'il y a pour nous trois sortes de reproduction, et que si les roses nouvelles s'obtiennent au moyen du semis, les anciennes se propagent de boutures ou de greffe, sur Églantier, ainsi que je viens de vous l'apprendre. Pour qu'une rose puisse fournir des graines, il faut qu'elle soit munie des appareils nécessaires à la fécondation, c'est-à-dire d'étamines et de pistils.

Les roses simples ou semi-doubles, ont seules ce privilège. Car dans les fleurs très-doubles, l'abondance des sucs nutritifs et les soins assidus de l'horticulture ont augmenté le nombre des pétales aux dépens des organes nécessaires à la reproduction, qui disparaissent entièrement; ainsi, aux yeux de la nature, et au dire des botanistes, toute fleur double n'est plus qu'un monstre incapable de se reproduire! Ceci soit dit en passant, et sans vous fâcher, chère Belle des Belles!»

En cet instant, la voiture s'arrêta devant un magnifique hôtel, c'était celui du président de la Société d'Horticulture.

Comme fleur d'un grand prix, je fus emportée la première avec beaucoup de précautions entre les bras d'un domestique, qui me parut éblouissant de pourpre et de dorure. Jeelai avec fierté un coup d'œil dédaigneux sur ma rustique compagne de voyage, dont personne ne paraissait s'occuper; pauvre Eglantine! disais-je en m'éloignant, et en admirant cet asile du luxe, que le sort m'avait réservé!

Eglantine répondit à ma pensée par un regard plein d'intérêt, dans lequel je vis pourtant se confondre une légère nuance d'ironie. Ce regard me troubla quelque peu, et tout en montant un riche escalier de palissandre; j'eus besoin pour m'en distraire de fixer mon attention sur les riches sculptures, les lustres, les tapis les plus beaux qui ornaient cette somptueuse demeure, enfin sur ce que le luxe peut imaginer de plus recherché, et qui s'offrait à ma vue en ce moment pour la première fois.

Le domestique souleva doucement une portière en velours retenue par des glands d'or, et je pénétrai, tremblante d'émotion et de joie, dans un riche sanctuaire dont l'aspect m'éblouit. Des suaves parfums brûlaient dans des cassolettes et se mêlaient à celui, plus pénétrant peut-être, de mille plantes dont l'odeur s'échappait à flots de ce lieu de délices.

«Voici la Belle des Belles que la Société envoie à madame la duchesse,» dit alors le valet en me déposant sur une magnifique console en agate, rehaussée par de riches dorures. Une jeune et belle dame, qui me parut être la reine de ce séjour enchanté, souleva un instant sa jolie tête, de la causeuse sur laquelle elle était étendue, puis ayant jeté sur moi un regard nonchalant : «Elle est belle, dit-elle avec indifférence, mais je ne sais comment M. le duc peut attacher un si grand prix à cette Rose, j'aime autant la cent-feuilles; posez-la dans ma jardinière.»

Moi! proclamée le matin même la plus belle des roses, prendre place dans une jardinière entre la vulgaire giroflée et l'insignifiante bengale! Moi compléter un assemblage burlesque où le beau s'entasse à côté du médiocre! où le parfum délicat de l'héliotrope se confond et se perd sous les âpres émanations de l'œillet d'Inde! où la couleur tranchante des unes vient pâlir ou effacer la teinte si douce des autres!... quel échec pour la Belle des Belles! quelle humiliation!

Ce fut la première blessure faite à mon amour-propre, et mon sentiment le plus vif fut un violent mouvement de colère; jugez combien je fus heureuse en voyant que j'allais bientôt être vengée de cet affront!

On annonça M. le duc. A peine fut-il entré que je le vis jeter un regard courroucé sur le meuble où je me trouvais pour ainsi dire étouffée :

«Quoi! dit-il en m'enlevant vivement, mais avec

le plus grand soin, est-ce donc là le cas que vous faites de cette rose précieuse? Ne savez-vous pas qu'elle vient d'être obtenue dans les serres de l'horticulteur Neumann, et que l'hommage que l'on veut bien m'en faire est d'un très-grand prix?

— Monsieur le duc, reprit la duchesse en rougissant légèrement, j'aime les fleurs, comme les aiment les femmes, et non comme un président de la Société d'Horticulture peut les aimer; leur nouveauté n'est à mes yeux qu'un faible mérite, et lorsqu'elles sont belles et parfumées, je les estime le même prix. Dieu nous les a données dans un jour de sourire, et chacune a son genre de beauté. Pour être différent, il n'en est pas moins réel, c'est vous dire que des cinq cents variétés de roses connues à notre époque, la plus charmante, à mon avis, est la plus fraîche et la plus odorante!»

Ces paroles me frappèrent, et je commençai à croire qu'une autre pouvait m'égaler en beauté! me surpasser peut-être; oh! que cette pensée fut amère! En vain j'appelai à mon secours ces souvenirs de triomphe qui me rendaient si fière; il m'importait peu d'être belle, si je n'étais pas la plus belle, et je commençais à douter de moi!

J'allais peut être faire de sages réflexions, lorsqu'un nouveau triomphe vint me rendre toute ma présomption et mon orgueil.

Pour reconnaître d'une manière digne de lui l'hommage que la Société d'Horticulture lui avait fait de moi, le duc voulut lui donner une fête: il y eut grand dîner à l'hôtel, bal et concert; les salons furent décorés avec soin, les fleurs les plus rares, groupées sur des gradins, y jouaient le principal rôle: on en plaça autour des lustres et des candélabres. Quant à moi, héroïne de cette belle fête, ma distinction et ma noblesse me firent poser à part et isolément, dans un magnifique vase de porcelaine de Chine, dont la richesse relevait encore ma beauté, sur laquelle ce jour-là il n'y eut qu'une voix: tout le monde m'admira, me fêta, le plaisir paraissait me rendre plus brillante, je venais de reconquérir mon empire! tout le monde me proclamait la plus belle et la mieux nommée!

Hélas! qu'une déception est souvent près du triomphe! ce jour de bonheur fut le dernier pour moi. A partir de ce moment je ne reçus que quelques rares visites. Le défaut d'air, la privation du jour et du soleil me firent tomber dans un triste état de langueur. Bientôt, me disais-je tristement, tous les pores dont la nature a pourvu mes feuilles, et qui sont autant d'organes respiratoires, seront obstrués par la poussière, et comme mes sœurs je périrai étouffée. Oh! Eglantine! Eglantine! votre regard m'a tout appris.

Dès lors je perdis ma fraîcheur, et le chagrin que j'en ressentis hâta encore ma perte. Je ne vis plus autour de moi qu'indifférence et douleur, je n'avais pas d'amis, et ma supériorité passagère m'avait fait bien des envieux! J'avais dédaigné l'amitié d'Eglantine, et mon orgueil à son égard me pesait comme un remords!

Adieu ma fraîche corolle aux teintes douces et rosées! adieu mon suave parfum! tout avait disparu... J'étais mourante, lorsqu'un matin, après m'avoir enlevée du vase dans lequel on m'avait oubliée, un domestique me prit et me jeta par la fenêtre! Je tombai dans une cour étroite, où je languis pendant une grande journée. Une jeune fille douce et jolie eut pitié de ma souffrance, et croyant découvrir en moi quelques restes

de végétation, elle me planta, me soigna. Peu à peu je m'habituai à mon nouveau genre de vie; je n'avais encore que fort peu d'air il est vrai, mais j'étais cependant dans des conditions bien meilleures que dans le salon de la duchesse, où les draperies épaisses interceptaient le soleil et même la lumière. Je m'habituai à l'air vif, au froid même, mais je poussais en hauteur, et mes branches, allongées, sans force ni vigueur, présentaient cette couleur blafarde qui se fait remarquer dans toutes les plantes étiolées.

Ce fut avec bien de la peine que je revins complètement à la vie, et mes souffrances avaient été telles, que je restai ainsi deux années sans donner la moindre apparence de fleurs. Un jardinier, parent de la jolie fille à qui je devais mon salut et qui fut consulté par elle à mon sujet, crut me reconnaître à mon feuillage pour la *Belle des Belles*, mais, hélas! bien dégénérée!

Il proposa de m'emporter et de me soigner, ce qui fut accepté, et dans la même journée je fis un voyage de quelques lieues. J'arrivai dans un site qui me parut ravissant; je revoyais le soleil! je ne saurais dire combien ses rayons splendides inonderont de joie tout mon être! Ici point de luxe, mais l'air et la vie me pénétrant et me régénérant. La maison où je fis mon entrée était modeste et simple: deux bancs de bois en faisaient tout l'ornement. Le jardin n'avait ni des allées somptueuses ni d'inutiles gazons, tout y était mis à profit; ici les fleurs, là des légumes ou des fruits, le tout soigné, entretenu! C'était toute la fortune du maître!

En voyant cette maison et l'humble calme dont jouissaient ses habitants, je sentis l'espérance me revenir dans le cœur; l'expérience m'avait corrigée, j'étais devenue modeste et résignée, et j'étais bien déterminée à me trouver heureuse du peu de bonheur que le ciel voudrait bien m'accorder.

On m'abrita du vent contre la petite maison, toute tapissée de jasmin et de chèvre-feuille. Ainsi placée, quoique jouissant d'une large portion de soleil, l'ombre protectrice d'un rosier voisin me défendait de ses ardeurs, trop brûlantes pour mon état de faiblesse. Une main habile avait tout calculé, tout prévu! Je n'avais jamais rien vu de si riche en végétation que ce magnifique rosier. Sur ses branches robustes, soigneusement palissées, se dressaient avec coquetterie des milliers de petits bouquets de roses *noisette* et *Aimée-Vibert*, qui, par leur forme et par leur couleur, semblaient destinées à devenir autant de parures virginales.

Sur le même arbuste, la belle rose du roi étalait avec luxe sa corolle du carmin le plus vif, comme

pour faire valoir par le contraste le mérite de ses deux blanches compagnes.

En admirant ce chef-d'œuvre de la nature, je restai muette d'extase, et je faisais sur ma chétive beauté de bien humbles réflexions, lorsqu'une voix, qui ne m'était pas inconnue, vint tout à coup me faire tressaillir :

« Pauvre Belle des Belles! répétait-elle avec un accent de sympathie et de compassion.

— Est-ce donc vous, chère Églantine? lui dis-je en frémissant de joie. Oh! le ciel m'a rendu ses faveurs, puisqu'il me rend une amie assez indulgente pour oublier mon fol orgueil... Mais vous êtes entièrement méconnaissable, votre beauté surpasse... »

Églantine sourit.

« Je ne suis, reprit-elle, que la mère adoptive de ces roses que vous admirez et dont les charmes m'embellissent; mais j'ai fait abnégation de moi-même, et je n'ai gardé que mon nom primitif. J'ai tâché d'être utile à tous, tous m'ont récompensée. J'abrite le cultivateur et je récréé sa vue lorsqu'il se repose d'une longue journée de travaux. Le rossignol, la fauvette viennent faire leur nid dans mes hautes branches, et pendant que je le protège et que je berce doucement leurs petits, ils m'égaient de leurs joyeuses chansons; l'abeille et le papillon butinent dans mes corolles, la jolie cécilie aux ailes d'or se repose le jour dans mon sein et s'y endort pendant la nuit. Tous me chérissent, tous me respectent, tous m'aiment. Je vis par eux et pour eux, je suis heureuse de leur joie, je souffre de leur peine; les vrais plaisirs viennent du cœur, ceux qui naissent de l'orgueil ou de la vanité ne laissent qu'amertume et déceptions! Je n'ai jamais vu de lambris dorés, on ne m'a jamais dit: Vous êtes belle; aussi je ne connais pas l'envie! Ici tous jouissent du soleil et de l'air, et le parfum des fleurs est pour tous... Vous le voyez, je suis heureuse! Que ne pensez-vous comme moi, pauvre sœur!

— Ah! dites plutôt heureuse sœur, chère Églantine! lui dis-je en l'enlaçant de mes faibles branches; mille fois heureuse de vous avoir retrouvée! soyez ma protectrice, mon conseil, mon amie; oui, qu'importe d'être belle quand on sait se faire aimer? qu'importe la richesse si l'on sait être heureux! »

Depuis ce temps, on assure que *Belle des Belles* a retrouvé le calme et la santé, et que chaque soir en fermant sa corolle, elle murmure ces mots que la brise emporte: Restez aux champs, pauvres sœurs, restez bonnes et modestes; la rose la plus aimée, la rose la plus heureuse est la plus ignorée!

M^{me} LOUISE LENEVEUX.

CE QUE DIEU VEUT, PAS AUTRE CHOSE.

I

Sous un frais bouquet de jasmin, trois jeunes filles causaient avec l'abandon naturel à leur âge. Elles grandissaient dans le calme d'un cloître; une intime union s'était faite entre elles, à cause de cette tendance que nous avons à aimer ce qui semble pareil à nous. Et pourtant les nuances étaient bien tranchées: Inès, Léontine et Juliette n'avaient ensemble

aucun de ces rapports qu'on pourrait appeler les affinités des âmes, mais les naïves enfants croyaient s'aimer, parce que la cloche du couvent qui réglait minutieusement leurs allures, établissait entre elles, depuis bientôt cinq ans, une parfaite conformité dans les travaux et les plaisirs.

Que de sympathies en ce monde n'ont d'autre raison d'être qu'une cloche, ou moins encore! On marche longtemps de concert, pourquoi? Parce que des rênes

tenues par une main supérieure attachent au même char des êtres souvent dissemblables, mais qui se croient inséparables parce qu'on ne les sépare pas. C'est là une des illusions de notre esprit, illusion qui, il faut en convenir, nous rend service, puisqu'elle cache à nos yeux certaines réalités qui nous feraient tomber dans l'aigreur ou dans le spleen, selon que notre naturel serait âpre ou mélancolique.

Les trois pensionnaires qui nous occupent en ce moment n'avaient entre elles qu'un lien véritable. Elles avaient reçu en même temps les saints enseignements de la foi, la vérité leur apparut sous des traits aimables; elles l'avaient admise sans effort, sans contrainte, et, chacune à sa manière, elles aimaient Dieu de tout leur cœur. La religion plus ou moins bien comprise était leur innocente passion, et vraiment il semblait que l'exaltation qui consume le cœur de l'homme à son entrée dans la vie se fût tournée vers les choses du ciel en communiquant à ces trois jeunes filles le désir de tout ce qui est beau, pur et élevé. Respectable imprudence que celle d'un être qui, se révélant à lui-même et sentant le besoin d'aimer trop, se lance au hasard dans des régions plus hautes et cherche loin de la terre un air assez brûlant pour répondre à ses aspirations.

Qui ne sait qu'il est plus aisé de faire des merveilles en spéculation que d'accomplir en réalité de faciles travaux? C'est l'illusion de tous les âges. On ne peut faire ce qui est devant soi et l'on brûle d'embrasser des difficultés chimériques; le temps se consume en d'inutiles labeurs accomplis en secret par la seule imagination que sainte Thérèse appelle si spirituellement la *folle du logis*.

Léontine et Juliette, natures ardentes et généreuses, n'avaient pu échapper à cette faiblesse d'esprit qui nous fait tout d'abord désirer le faux et négliger le vrai; dévorer l'avenir et oublier le présent.

Quant à Inès, plus calme et plus intelligente, Dieu l'avait éclairée par la seule lumière qui ne nous trompe pas, la souffrance; elle avait de bonne heure connu la solitude de l'âme. Ne possédant aucun de ces trésors qu'on n'apprécie à leur juste valeur que par leur privation, la pieuse enfant avait cherché du bonheur là où seulement il y en a pour ceux qui ont besoin d'affections immenses. Toujours paisible et souvent recueillie, elle se prêtait néanmoins sans effort aux puériles causeries des jeunes filles qui l'entouraient. Celles-ci avaient conçu pour elle une sorte de respect qui n'excluait ni la familiarité ni la tendresse. On la regardait comme une élève *à part*, les compagnes de son âge la prenaient pour modèle, et les plus jeunes enfants lui donnaient en riant le nom de *petite mère*.

Ecouter aux portes est une indiscretion dont nous sommes incapable, mais ce bosquet n'est fermé que par des lianes de verdure, et la voix des pensionnaires vient jusqu'à nous sans qu'il dépende de notre volonté d'en éteindre le son. Nous pouvons donc sans remords ne point écouter, mais *malgré nous* entendre.

CONVERSATION SOUS UN BOSQUET.

JULIETTE. Oh! mes amies, que Dieu est bon! que je voudrais le servir dignement! Dans notre position actuelle, c'est bien difficile. Mais plus tard, quand la liberté nous sera rendue, quel bonheur de la consacrer au Seigneur, de nous immoler complètement! Oh!

qu'il me tarde de réaliser mon rêve, mon beau rêve d'avenir! Et toi, Inès, ne rêves-tu pas quelquefois?

INÈS. Chère Juliette, il me semble que la vie est un livre dont on ne lit qu'une page à la fois.

LÉONTINE. Tiré des anciens! Fruit de dix-sept années de sagesse et d'études!

INÈS. Méchante Léontine, tu te moques toujours.

LÉONTINE. Je ne me moque pas, mais je plaisante parce que tu t'amuses extrêmement; tu n'as rien de jeune.

INÈS. Je n'ai rien de jeune? Tu me fais là un joli compliment.

JULIETTE. Je comprends à merveille la pensée de Léontine! Elle veut dire que tu as beaucoup plus de jugement qu'on n'en a d'ordinaire à notre âge. Je ne sais pas comment tu fais, tu vois les choses absolument comme elles sont.

LÉONTINE. Voilà ce qui m'étonne, et même je dirai que quelquefois cela m'impatiente; tu es fâchée, Inès?

JULIETTE. Mais non, tu vois bien qu'elle rit; d'ailleurs, elle ne se fâche jamais.

LÉONTINE. Elle a raison; les saints faisaient ainsi. Quant à moi, comme je ne suis pas encore dans le calendrier, j'en profite pour me fâcher souvent. La vertu est trop difficile à pratiquer à notre âge et dans notre condition. On n'a pas même le temps de selivrer aux pratiques pieuses pour lesquelles on se sent de l'attrait. Toujours le devoir, le devoir! Travailler, obéir, suivre en tous points un règlement fort ennuyeux! Mais un jour viendra où, comme Juliette, j'accomplirai mon rêve d'avenir.

JULIETTE. Tu as fait un rêve aussi, toi?

LÉONTINE. Sans doute; et j'en verrai, bien sûr, la réalisation!

INÈS. Ma petite Léontine, laisse-moi te dire quelque chose: je ne sais presque rien encore du monde et de la vie, mais il me semble que l'on n'est maître de son existence que dans des limites étroites. Les circonstances nous dominent presque toujours, vois-tu, amie? c'est Dieu qui trace la route, et c'est nous qui la suivons.

LÉONTINE. Oui, mais ce que Dieu veut de nous, il nous le fait pressentir. Quant à moi, je suis parfaitement fixée sur le choix d'un genre de vie.

INÈS. Pourquoi ne pas attendre que le temps de penser à ces choses soit venu?

JULIETTE. Toujours attendre! c'est ennuyeux. Léontine a raison. Il faut étudier ses goûts, ses inclinations, se tracer un plan, arrêter ses vœux, ses projets. Il n'y a là ni imprudence ni folie, car on est toujours maîtresse de sa volonté, et, pour ma part, personne au monde ne me fera faire autre chose que ma volonté.

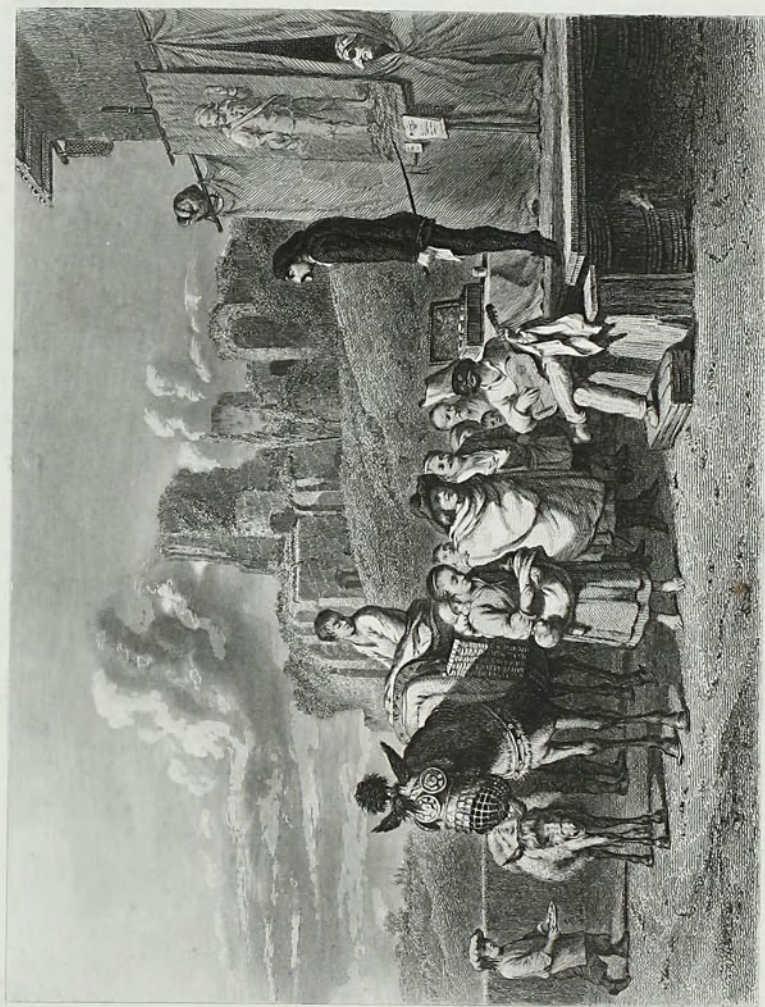
LÉONTINE. J'approuve.

JULIETTE. Voyons, Léontine, dis-moi ton rêve, je te dirai le mien. Inès opinera du bonnet, ayant soin de tirer un parti avantageux des propositions hasardées pour nous convaincre ensuite de légèreté, d'enfantilage, et de mille autres imperfections.

INÈS. Chère Juliette, tu sais bien que je n'ai pas la prétention de me croire supérieure à aucune de mes compagnes: si j'ai dans l'esprit quelque chose de plus sérieux que vous, cela vient des circonstances particulières dans lesquelles Dieu m'a placée.

JULIETTE. Cela vient de ce que tu vaux cent fois mieux que nous. Tais-toi, laisse parler Léontine qui va nous raconter son rêve. Ensuite, ce sera mon tour.

INÈS. Mesdemoiselles, je ne vous demande qu'une



Margen. S. 1845

Madrid. S. 1845

Madrid. S. 1845

LES SATELBANQUES

grâce,
des no
LÉO
voilà
JULI
portef
INÉS
JULI
LÉO
JULI
moqu
pours
je l'av
prom
LÉO
JULI
noms
ger o
temps
LÉO
bien l
JULI
contra
vocat
fonder
LÉO
pas as
JULI
fait à
LÉO
JULI
toute
soigne
LÉO
rieure
JULI
LÉO
JULI
LÉO
JULI
spiritu
ble. Je
LÉO
JULI
LÉO
JULI
blanc
figure
Dieu
affron
peste,
instru
patrie
LÉO
ble-t-
vages
JULI
la foi
nature
LÉO
peur
comm
JULI
mour
LÉO
Juliett
ligieu

grâce, c'est de me permettre d'écouter et de prendre des notes.

LÉONTINE. Des notes! Quelle idée lumineuse! Tiens, voilà mon portefeuille, j'ai perdu mon crayon.

JULIETTE. Tiens, voilà mon crayon, j'ai perdu mon portefeuille. Ainsi vont les choses en ce monde.

INÈS. J'y suis, j'écoute, parlez.

JULIETTE. Commence, Léontine.

LÉONTINE. Non, toi?

JULIETTE. Eh bien, voici mon rêve : vous allez vous moquer de moi, peu m'importe! C'est une idée qui me poursuit depuis ma première communion, et même, je l'avoue, j'ai été au moment de faire ce jour-là une promesse solennelle.

LÉONTINE. Un vœu!

JULIETTE. Oui, un vœu. Et je l'aurais fait si l'on ne nous avait pas tant de fois répété qu'on ne doit s'engager envers Dieu d'une manière plus parfaite qu'au temps où la raison a atteint sa maturité.

LÉONTINE. C'est drôle, il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je suis mûre?

JULIETTE. Moi aussi. Que veux-tu? On prétend le contraire. Je dirai donc que mon idée, mon rêve, *ma vocation*, car c'est positivement ma vocation, c'est de fonder un ordre religieux.

LÉONTINE. Est-ce possible? Tu trouves qu'il n'y en a pas assez?

JULIETTE. Chère amie, le mien sera un ordre tout à fait à part, un ordre comme on n'en voit point.

LÉONTINE. Quel sera le but de l'institution?

JULIETTE. Le but? Réformer tout abus, perfectionner toute chose, élever les enfants, secourir les pauvres, soigner les malades, convertir les sauvages...

LÉONTINE. Oh ciel! ne m'attends pas! Qui sera supérieure?

JULIETTE. Moi.

LÉONTINE. Pour combien de temps?

JULIETTE. Pour toute la vie.

LÉONTINE. A la bonne heure!

JULIETTE. Mes religieuses seront toutes bien élevées, spirituelles, et même, s'il se peut, d'un physique agréable. Je n'en veux point qui soit trop laide.

LÉONTINE. Pourquoi?

JULIETTE. Parce que ce n'est pas joli.

LÉONTINE. C'est vrai.

JULIETTE. Elles auront un costume délicieux : tout blanc, excepté le manteau, qui sera bleu céleste. Te figures-tu trois ou quatre cents femmes d'élite, aimant Dieu par-dessus tout, veillant au chevet du pauvre affrontant toutes les peines, toutes les douleurs, la peste, la tempête, le fer, le feu; pansant les blessés, instruisant les enfants, quittant avec joie famille et patrie, volant aux rives inconnues?...

LÉONTINE. Ces dames seront fort occupées, me semble-t-il. Ce qui me choque le plus, ce sont tes sauvages.

JULIETTE. C'est en moi un attrait irrésistible! Porter la foi aux cœurs simples, évangéliser les enfants de la nature!

LÉONTINE. Ces chers enfants de la nature! J'aurais peur qu'un jour, ils ne croquassent toute la sainte communauté.

JULIETTE. Eh bien? mourir martyr? Qui voudrait mourir autrement?

LÉONTINE. Moi, si le bon Dieu le permet. Ma chère Juliette, que de sacrifices tu imposes à tes pauvres religieuses!

JULIETTE. Des sacrifices? Mais c'est là le bonheur! On part, on vole, on arrive, on travaille, on souffre, on meurt!

INÈS. Quoi! Juliette! c'est à ce point que tu aimes Dieu!

JULIETTE. Cela t'étonne Inès? Je sais bien que je ne passe pas pour être pieuse... Pourquoi? parce que je ne me soumetts qu'avec peine au règlement, parce que je suis vive, emportée, volontaire. Que veux-tu? Se réformer est une chose difficile. D'ailleurs, je suis dans un cadre étroit, cela ne me va pas. Plus tard, on saura ce dont je suis capable. Il me semble que rien ne m'arrêtera, ni dans la vie ni dans la mort. Gagner des âmes, des milliers d'âmes, voilà ce qu'il me faut. C'est là mon rêve, mon rêve de bonheur!

LÉONTINE. Inès, vois comme Juliette est émue, comme elle sent vivement!

INÈS. Hélas! je suis bien froide sans doute, bien peu généreuse, car jamais toutes ces idées-là ne me seraient venues.

LÉONTINE. Je suis convaincue, Juliette, que c'est ton rêve d'avenir qui t'empêche de faire à peu près bien tes analyses logiques et tes compositions d'histoire.

JULIETTE. Assurément. Avoir l'âme remplie de pensées vastes, et du matin au soir faire des riens!

INÈS. Qui sait, Juliette, si ces riens ne sont pas d'un poids suffisant devant Dieu pour qu'en échange il t'accorde un jour le salut d'une âme pour ta récompense?

JULIETTE. Tu as raison, Inès, je devrais t'imiter, car tu fais bien toute chose; mais pour cela il faudrait vivre dans le présent, et moi je vis dans l'avenir. Oh! qu'il est beau, mon rêve!

INÈS. En as-tu parlé quelquefois à ceux qui ont plus d'expérience que nous?

JULIETTE. C'est inutile, on ne me comprendrait pas.

LÉONTINE. Comme on est à plaindre à notre âge! Chacun se croit le droit de nous imposer silence. C'est pourquoi je ne parle de mes affaires à personne. C'est le seul parti à prendre quand on ne possède encore que son beau rêve et ses petits quatorze ans.

JULIETTE. Voyons, Léontine, à ton tour.

LÉONTINE. Je commence par vous annoncer, mesdemoiselles, que le ciel ne m'a pas doué du courage de notre amie Juliette. Il ne me faut à moi ni peste, ni tempête, de sauvages encore moins. Je veux, comme notre vénérable fondatrice, faire le bien, mais, s'il vous plaît, d'une toute autre manière. Je serai riche, dit-on, parce que j'aurai tout de suite la fortune de ma mère. Mon père, qui n'a plus que moi dans le monde, me laisse faire tout ce qui me plaît. Me voilà donc à vingt ans, et même plus tôt, maîtresse de ma fortune, de ma personne, de tout enfin.

INÈS. Excepté des circonstances.

LÉONTINE. Les circonstances? on ne s'en occupe point.

JULIETTE. On a du caractère!

LÉONTINE. Je veux et j'entends être libre. Je commence donc par me marier.

INÈS. Pour être libre?

LÉONTINE. Certainement. Quand on est mariée, on fait tout ce qu'on veut.

INÈS. A peu près.

LÉONTINE. J'épouse un jeune homme très-bon, très-pieux, très-riche et très-beau.

INÈS. Tu fais bien.

LÉONTINE. Je passe six mois à Paris et six mois à la campagne, c'est le moyen de faire du bien partout.

A Paris, je suis dame patronesse, je protège tous les établissements de charité, je fais des fondations, je donne des concerts pour les pauvres. Rien ne marche sans moi, ma fortune est consacrée tout entière aux bonnes œuvres, à la gloire de Dieu. Tiens, Juliette, je te donne cent mille francs pour tes sauvages.

JULIETTE. Merci, j'accepte.

LÉONTINE. L'hiver écoulé, je me retire dans mes terres. Là, je suis dame châtelaine, j'ouvre des écoles, je bâtis des églises, je fais des routes, j'améliore le pays.

JULIETTE. Et les pauvres ?

LÉONTINE. Il n'y en aura pas, c'est trop triste. Je donnerai à tous ces braves gens assez d'argent pour que chacun achète un champ, une vache et des poules ; ils seront touchés de ma sollicitude, et la reconnaissance les conduira à Dieu. Vous le voyez, tout en étant grande dame, je serai missionnaire, moi aussi.

INÈS. En vérité, mes amies, vos rêves sont bien différents de ceux que font la plupart des jeunes filles ; elles ne pensent qu'au plaisir, vous ne pensez qu'à faire du bien.

LÉONTINE. Et toi, chère Inès, toi si sage...

JULIETTE. Si vertueuse, si raisonnable !

INÈS. Oh ! que de compliments ! on dirait que vous ne m'aimez pas ! Si je suis un peu plus raisonnable que vous, cela vient de ce que j'ai dix-sept ans.

LÉONTINE. Allons, sois donc complaisante, dis-nous ton rêve.

INÈS. Je n'en ai point fait.

LÉONTINE. Pourquoi ?

INÈS. Parce qu'on m'a dit que ces vaines pensées détournent du présent, et que le présent seul nous appartient. Je désire autant que vous, chères amies, devenir pieuse, solidement pieuse, contribuer de tout mon pouvoir à la gloire de Dieu, au bien des âmes, au soulagement de la souffrance, mais comment ? je n'en sais rien.

LÉONTINE. Comme elle est calme, c'est étonnant ! Moi, je ne puis penser à tout cela sans trouble.

INÈS. Crois-tu, Léontine, que l'on ne puisse servir Dieu et le prochain, dans la paix ? Quant à moi, la seule grâce que je demande au ciel, c'est d'acquiescer cette piété paisible qui rend l'âme éloquente jusque dans le silence, parce que ce silence dit à tous : Si vous m'aimez, aimez Dieu.

JULIETTE. Tu as mille fois raison. C'est égal, je tiens à ma fondation. Léontine, tu m'as promis cent mille francs ?

LÉONTINE. Deux cents. Veux-tu ?

JULIETTE. Ah ! quel bonheur ! chère Inès, à présent que nous avons débité devant toi toutes nos folies, il faut nous montrer ce que tu as écrit pendant que nous parlions.

INÈS. Volontiers.

LÉONTINE. Laisse-moi lire tout haut.

1° « Juliette fondatrice d'ordre.

» Exercice de toutes les vertus humaines et surhumaines. — Dévouement sans bornes. — Courage à toute épreuve. — Conversion des sauvages en masse. » — Palme du martyre. »

2° « Léontine châtelaine et patronesse universelle.

» Mari parfait. — Fortune immense. — Bonheur sans trouble. — Paradis terrestre. — Le tout pour la plus grande gloire de Dieu. »

LÉONTINE. Méchante !

JULIETTE. Tu t'es moquée de nous d'un bout à l'autre.

INÈS. Cela vous semble ainsi.

JULIETTE. Que comptes-tu faire de ce petit papier ?

INÈS. Le garder comme un souvenir.

LÉONTINE. C'est cela, mademoiselle, et si plus tard nous nous retrouvons dans le monde, et que nos rêves ne se soient pas accomplis, vous vous moquerez encore de nous.

INÈS. Oserai-je ?

JULIETTE. Tiens, je t'aime tant que je te permets de faire tout ce que tu voudras ; garde ce papier : nous sommes sûres de nous revoir, puisque nous habiterons toutes deux Paris : tu me montreras cette folie dans quelques années, cela m'amusera. Mais il faut que tu écrives aussi quelque chose pour ton compte.

INÈS. Que veux-tu que j'écrive, ma petite Juliette ? je n'ai formé aucun projet.

LÉONTINE. Formes-en tout de suite, c'est sitôt fait !

INÈS. Je ne désire rien.

LÉONTINE. Désire quelque chose ! Allons, vite ! vite ! vite ! Ah ! la voilà qui écrit. Laisse-moi lire ? Ecoute, Juliette.

— « Que désiré-je ?

» *Ce que Dieu veut, pas autre chose.* »

JULIETTE. Tiens, on te canonisera ! Quant à moi, je t'aime à n'en plus finir ! Embrasse-moi ! On sonne ! Oh ! mesdemoiselles !

LÉONTINE. Quoi ! la récréation est finie ! Il est deux heures, on rentre en classe, et mes devoirs ne sont pas faits !

JULIETTE. J'ai deux leçons à réciter, je n'en sais pas un mot. Tout cela m'ennuie. Ah ! quel métier que le nôtre ! Sauvons-nous !

II

Au fond d'un riche appartement, une femme d'une trentaine d'années était étendue sur une chaise longue : une pâleur maladive couvrait ses joues, et souvent ses mains amaigries se joignaient comme pour la prière. Sur son front résigné ne se lisait pas une plainte, et si parfois une larme roulait dans ses yeux, un sourire calme semblait demander grâce pour cette faiblesse involontaire. Pas un enfant n'égayait par ses jeux la solitude de la veuve. De loin en loin, ses amis la visitaient, mais ces visites pressées témoignaient visiblement d'un commencement de lassitude.

Il y avait si longtemps qu'on venait voir Léontine malade et infirme ! D'abord on l'avait plainte sincèrement, mais à la longue la compassion avait fait place à une sorte d'habitude de la voir souffrir. Il semblait que ce fût tout naturel, qu'elle dût y être accoutumée. Telle est la pitié du monde. On a des larmes pour un malheur frappant, pour une catastrophe écrasante, on n'en a pas pour la continuation d'un mal sans remède et sans phases bien caractérisées. Et pourtant, le malade ne gagne rien à la monotonie de son existence ; plus ses souffrances se prolongent, plus il est malheureux.

Léontine de R... avait éprouvé tout cela. Mille fois depuis son veuvage, elle avait eu occasion de reconnaître que pour émouvoir la foule il faut que le malheur frappe un grand coup, puis se taise. Mille fois cependant, elle avait inutilement cherché consolation et secours là où il n'y en a pas. Enfin, un bon ange était venu dans sa maison et avait pour ainsi dire refait son cœur.

Qui était ce bon ange et par quel miracle consolateur le ciel l'avait-il envoyé vers la malheureuse Léontine ?

Nous l'avons vue autrefois fraîche et rieuse, nous l'avons entendue rire et folâtrer dans le jardin du couvent. Sortie de cette pieuse retraite au commencement de sa seizième année, la jeune fille avait senti s'évanouir ses rêveries enfantines. Le monde et ses enchantements veillaient sur son faible cœur de peur qu'il ne restât fidèle à cette voix d'en haut qui l'avait d'abord appelé.

Comme il n'y avait en Léontine qu'un commencement de piété mêlée à beaucoup d'exaltation, ce sentiment naissant avait été promptement étouffé par le plaisir et la richesse. Une brillante union avait achevé de lancer dans le tourbillon la séduisante jeune fille, et pendant sept années elle avait été heureuse, puisqu'on est convenu d'appeler bonheur cette vie agitée qui dérobe, pour ainsi dire, une âme à elle-même.

Occupant à Lyon un magnifique hôtel, madame de R. s'était vue la reine de toutes les fêtes. Un seul bien lui avait été refusé, un petit enfant sur qui reporter ce trop plein d'amour que contient le cœur de la femme, et qui si volontiers se change en dévouement.

Léontine s'était conservée irréprochable aux yeux de la société; mais si de ses mains aimables l'aumône était tombée journellement comme pour compenser l'inutilité de ses heures perdues, on peut dire que son cœur amolli s'était épargné toute contrainte dans la pratique de la charité et dans l'observance de la loi évangélique. On la disait pieuse néanmoins, elle allait si régulièrement à la messe d'une heure chaque dimanche et aux sermons des prédicateurs renommés!

Pauvre jeune femme! Que vous étiez loin pourtant des pieux sentiments de votre enfance!

Point de route, si fleurie qu'elle soit, qui n'offre tôt ou tard aux voyageurs des épines et des ronces. Léontine, devenue veuve à vingt-cinq ans et privée du beau titre de mère, avait pleuré pour la première fois; puis peu à peu, et comme un enfant gâté par la mollesse, elle avait réclamé du monde quelques joies encore, s'il y en avait pour elle. On commençait à parler d'une seconde union projetée. Tout à coup, un accident épouvantable coupa cette vie en deux parts. Léontine monte en voiture, le chemin de fer va la transporter chez une de ses amies, où elle espère passer agréablement quelques semaines. Dieu l'attend au détour de la route. Deux trains se rencontrent et se choquent, la secousse est affreuse. Plusieurs voyageurs sont blessés mortellement, madame de R... reste presque sans vie. On la secourt, on la soigne avec intelligence et dévouement, et quand de longs mois sont écoulés, on déclare le mal incurable. La santé de la jeune femme s'est altérée par la souffrance et par les douloureux essais d'un art impuissant. Léontine est infirme et recluse. Le moindre déplacement la fatigue. Une chambre belle, spacieuse, aérée, voilà son univers. A peine ira-t-elle respirer l'air frais du soir sur une terrasse attenant à son appartement.

Le monde brillant qui l'entoure s'est ému comme un enfant qui pleure facilement, mais qui se console plus facilement encore.

Qui dira les nuits d'angoisses succédant à ces journées interminables où plus rien n'apparaissait à Léontine, sinon la douleur et l'isolement? Quelquefois il arrivait que, dévorée la nuit par une fièvre ardente, la jeune veuve se croyait réellement la plus malheu-

reuse des femmes et cherchait en vain où reposer sa pensée qui se perdait en rêves effrayants. D'autres fois, un souvenir passait en elle comme un vague secours, la petite chapelle où, parée d'un voile d'innocence, elle avait fait sa première communion. Cette chapelle se présentait à sa mémoire embellie de tous ces frais souvenirs de jeunesse qui nous rendent un peu de vigueur dans nos plus profonds accabllements.

Dans nos années d'enfance, sont les meilleurs enseignements, quand ces années se sont écoulées en la présence de Dieu. Aussi par degrés la piété redescendait dans l'âme de Léontine. Le malheur l'avait suffisamment purifiée pour qu'elle pût recevoir la visite de la Providence. Elle vint cette Providence aimable, cachée sous l'apparence d'une humble fille consacrée à Dieu et aux malades.

Depuis longtemps madame de R... sentait le besoin de recevoir des soins qui ne fussent pas purement mercenaires. Elle avait entendu parler d'une congrégation de garde-malades portant le doux nom de sœurs de l'Espérance. La jeune femme chercha dans cette pieuse association quelque compagne de ses nuits sans sommeil, et la supérieure, à sa demande, lui envoya sœur Jérassime, femme de trente ans environ, pleine de compassion et de bonté, telle enfin que doit être tout ce qui s'est voué à Dieu.

Aussitôt que les regards de Léontine rencontrèrent ceux de la sœur, elle éprouva une de ces joies subites que donne la réminiscence du jeune âge. Cette religieuse, malgré son voile noir, malgré sa guimpe blanche, lui rappelait un monde d'idées riantes et d'innocentes folies. De son côté, sœur Jérassime demeurait immobile d'étonnement: il y avait en elle un léger doute qu'elle voulut dissiper à l'instant, et, tendant à la malade une main franchement cordiale: — N'es-tu pas Léontine, dit-elle d'une voix caressante?

— C'est vous, Juliette! je croyais en effet vous reconnaître, mais il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues!

Les deux anciennes compagnes s'embrassèrent avec bonheur. Ce baiser, après tant d'années de séparation et de silence, les unit bien plus étroitement que ne l'avaient fait les caresses enfantines tant prodiguées autrefois.

La religieuse surtout paraissait joyeuse et confiante: madame de R... se sentait involontairement gênée par le costume de son amie, par l'idée qu'elle était en présence d'une fille vouée au sacrifice. Elle n'osait plus la tutoyer comme en son enfance.

Bientôt on se mit à parler du malheur de Léontine, on s'attendrit de part et d'autre; puis on finit par payer l'inévitable tribut que payent tous ceux qui se revoient après avoir été élevés ensemble. On se raconta mutuellement toutes ces petites aventures qui jamais ne s'effacent complètement de la mémoire: les jeux, les bons mots, les fous rires, et l'on trouva dans ce répertoire inépuisable beaucoup de petites joies qu'on croyait oubliées.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés, que la femme du monde avait ouvert son cœur à sœur Jérassime. Ce n'était plus pour elle une garde-malade, c'était la meilleure des consolatrices, et souvent elle répétait avec une sorte de respect: — Comment vous remercier du bien que vous me faites, cher ange que Dieu m'a donné?

Un soir, les deux femmes causaient plus intimement: voyant que le Seigneur daignait se servir

d'elle pour reconquérir un cœur, sœur Jérassime se donnait tout entière. Elle était tendre, confiante, et montrait le fond de sa belle âme afin de porter sa compagne à l'abandon. En cela, elle agissait par l'impulsion de la grâce, et Léontine, comme une toute jeune fille, venait à elle avec simplicité et par elle s'élevait à Dieu. Un soir donc, la religieuse après avoir confié à sa chère malade les hésitations de son cœur au moment de sa consécration, lui dit : — Le croirais-tu, Léontine? je m'étais fait une idée si fautive de la dévotion, que, malgré les instructions si sages qu'on nous donnait au couvent, j'ai manqué, moi aussi, de quitter la route bénie sur laquelle on nous avait lancées. Ma religion était toute extérieure et consistait, je le vois maintenant, en certains actes pieux et touchants qui, à mon insu, satisfaisaient la tendresse naturelle de mon cœur. Vivant au milieu d'un cercle assez léger, j'aurais facilement oublié les sévères préceptes d'une religion fondée sur l'esprit de sacrifice; une influence vraiment providentielle m'a protégée et m'a amenée à accomplir ce que j'ai cru être la volonté de Dieu.

— Je me souviens, interrompit Léontine en riant, qu'à l'âge de quatorze ans vous aviez la prétention d'être appelée à créer un ordre nouveau et à convertir toute la surface de l'univers connu.

— Je m'étais bien trompée, dit sœur Jérassime avec humilité; obéir en toutes choses grandes et petites, faire du matin au soir des *riens* selon le bon plaisir de Dieu, voilà quelle était sur moi la volonté du ciel. Le Seigneur a daigné me le faire comprendre; mais, ainsi que je le disais, Léontine, c'est à l'exemple d'une femme sincèrement pieuse que je dois le peu de progrès que j'ai fait dans la connaissance de la vraie piété.

— Quelle est cette femme? suis-je indiscret en vous priant de la nommer?

— Hélas! elle n'existe plus. Je l'ai vue beaucoup à Paris avant que j'entrasse au couvent; nous demeurions l'une près de l'autre. Qu'elle était bonne et charitable! c'était une sainte!

— Que faisait-elle donc de si extraordinaire?

— Rien. Sa vie a passé dans l'ombre. Peu de personnes ont connu son nom. Elle a consacré sa jeunesse à son père, qui était tombé dans un état de marasme effrayant, par suite des malheurs de tous genres qu'il avait subis. Sa fille, pour adoucir les chagrins du vieillard et pour lui donner un peu d'aisance, travaillait à l'aiguille tout en lui servant de garde-malade. Quelquefois elle se levait la nuit, et pour tromper la cruelle insomnie de son père, elle lui faisait une lecture. Cette femme, vois-tu, Léontine, c'est le type de l'abnégation et de la charité. Et moi, j'ai appris sous ses yeux comment on prouve à Dieu qu'on l'aime, comment on le sert non en projets et en paroles, mais en esprit et en vérité. Que Dieu ne me reproche pas au jour de mon jugement le mauvais usage que j'ai fait d'un si bel exemple! Elle m'a aimée, cette âme sainte, aimée jusqu'à me dire : « Juliette, je n'ai presque rien dans le monde; mais pourtant si je meurs avant toi, je te laisserai un souvenir. En quelque lieu que le Seigneur t'envoie, tu recevras ma dernière méditation, mes dernières pensées; elles ne seront connues que de toi, parce que toi seule m'as beaucoup aimée. »

Lorsque je me décidai, après de longues réflexions, à embrasser la vie religieuse, je dis adieu en pleurant à tout ce qui m'était cher, mais je crus perdre courage en me séparant de cette femme admirable, que j'ai-

mais comme on aime ce que l'on sent supérieur à soi.

— Elle ne vous a pas dit : « Reste avec moi? » interrompit Léontine avec l'empressement d'une femme étrangère aux grands sacrifices.

— Non, reprit la sœur. « Va, Juliette, m'a-t-elle dit, va servir les pauvres et les malades, puisque Dieu t'en donne la force et l'attrait; tu m'écriras, si on te le permet, tu penseras à moi devant Dieu plusieurs fois chaque jour; je vivrai unie à ton âme, et nous nous retrouverons au ciel. »

En parlant, sœur Jérassime laissait couler ses larmes; elle ne cherchait point à se faire dure, insensible; non elle avait aimé, elle aimait encore. Dieu ne brise point les affections innocentes, il les purifie de plus en plus et les rend immortelles.

— Je suis partie, reprit-elle; tout le temps de mon noviciat, on m'a envoyée de communauté en communauté. Partout j'ai trouvé ce que j'avais cherché : Dieu et l'obéissance; partout j'ai porté sans remords le souvenir de ma sainte amie, elle était mon bon ange dans les jours mauvais.

— Vous avez eu des jours mauvais?

— Il y en a partout, Léontine. Depuis, la personne dont je parle a perdu son vieux père, elle s'est résignée. Elle est devenue faible, malade, incapable de tout effort, elle s'est résignée. Une lettre de moi, de loin en loin, c'était, je crois, l'unique jouissance qu'elle eût sur terre; mais elle possédait une paix si parfaite, qu'elle ne pouvait rien envier. Cette paix était fondée, non sur une vaine complaisance, mais sur l'infinité bonté de Dieu envers ceux qui se soumettent complètement à sa sainte volonté.

Enfin, il y a trois ans, elle est morte, et j'ai reçu de ceux qui l'entouraient une lettre sur laquelle sa main avait tracé mon nom et mon adresse bien peu de temps avant son dernier jour. Cette lettre, j'ai demandé à mes supérieures la permission de ne jamais la brûler, et je te l'ai apportée, ma bonne Léontine; tu la liras avec respect, comme je l'ai lue moi-même.

La femme du monde prit le papier des mains de sœur Jérassime, et lut :

MA DERNIÈRE PENSÉE.

« Me voici arrivée, Seigneur, à cet instant de ma carrière pour lequel je vous ai tant prié! Vous m'êtes présent à cette heure où la lumière imparfaite du soleil ne me suffit plus.

» Oui, vous êtes en moi, mon Dieu! je le sens à cette confiance filiale qui dilate tout mon être. Pourquoi trembler? Je vais à vous, à vous qui m'avez faite petite, faible, sujette au repentir. Je vais à vous qui m'aimiez avant qu'aucune créature ne prévît mon existence, à vous qui êtes bon mille fois plus que je ne serais bonne pour l'Être que j'aimerais à l'égal de moi-même.

» Et pourtant, qu'y a-t-il en moi qui ne mérite blâme ou pardon? Rentre en toi-même, ô mon âme! repasse dans l'humilité ces trente années de vie dont tu es responsable.

» Années de mon enfance, vous avez fui comme les rêves de mon sommeil, vous ne m'avez laissé aucun souvenir du bien ou du mal. Êtes-vous donc perdues? Non, non, mon Dieu, car aussitôt qu'on m'a dit de vous aimer, j'ai voulu vous aimer, et si dès lors je ne vous ai pas servi, ce n'a pas été révolte, mais ignorance. Grâce donc pour ces années d'enfance, oubliez-en la puérilité, parce que vous êtes bon!

» Année solennelle de ma première communion, vous m'avez initiée aux épanchements célestes, vous m'avez agrandie par la méditation de la vérité. Je me suis réveillée tout à coup, j'ai cherché dans la vie ma voie, mon but. J'ai su que vous êtes, Seigneur, la voie qui mène à vous, le but qui vous contient. Alors, me voyant si pauvre, si misérable, je vous ai offert ce que je tenais de votre bonté, ce que j'en attendais encore, et j'ai dit : « Acceptez, s'il vous plaît, ô mon Dieu ! comme un imparfait holocauste, tout ce qui compose ma vie. Qu'en vous tombent de moi la parole et le silence, l'étude et la prière, le rire et les larmes. » Et à cause de cela, vous m'avez bénie. En ce temps-là rien n'altérerait la pureté de mon cœur, et quand passait sur ma vie un nuage, je disais : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! »

» Plus tard sont venus ces jours auxquels nul n'échappe, ces jours où, malgré nous, l'illusion s'empare de notre inexpérience. Alors j'ai comparé mon avenir à d'autres avénirs, j'ai dit : « Ma vie sera triste, obscure, laborieuse. »

» Et c'était vrai. Vous n'aviez pas jeté de fleurs sur la route qui m'attendait ; mais j'étais liée à vous, Seigneur, par le plus ferme de mon être, et je me suis enfin écriée : « Qu'importe, pourvu que je vous serve ? Quand je ne posséderais que vous seul, de quoi me plaindrais-je ? »

» Et parce que j'ai dit cela, vous m'avez encore bénie.

» Alors quittant la solitude où vivre est si facile, j'ai commencé une existence pleine de devoirs et d'obscurs sacrifices. On disait de moi : « Elle est à plaindre. » Et j'étais presque heureuse, parce que je me faisais assez humble pour entrer dans le cadre étroit qui m'avait été destiné ; je n'en voulais plus sortir. Là étaient pour moi l'assujétissement, le travail, la fatigue, et cela, tous les jours, à toute heure. Là aussi étaient votre sainte présence, votre Providence maternelle, et dans les ennuis qui m'accablaient, je ne sentais ni résistance ni murmure, et je répétais sans effort : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! »

» Et puis vous m'aviez prêté une belle âme pour compagne, nous marchions sous vos yeux, prêtes à nous quitter au moindre de vos désirs. Vous m'êtes témoin que je n'ai considéré cette créature fidèle que comme un lieu de passage où je ne devais me reposer qu'un moment : ni elle ni moi, il est vrai, n'étions sujettes à l'oubli, mais nous étions soumises à l'absence et à la mort. Merci de cette amie véritable ; je n'avais que ce trésor, c'était assez.

» Dix ans se sont écoulés, la seule femme que j'aie profondément aimée m'a quittée pour vous, Seigneur ! J'ai fermé les yeux de mon père, saint vieillard qui m'a dit en mourant : « Tu m'as consolé, ma fille. » Je me suis vue seule au monde, sans avoir un cœur pour y cacher le mien. J'ai pleuré, j'ai souffert, je n'ai pas été complètement malheureuse, vous me restiez, Seigneur !

» Années de souffrances, vous êtes enfin venues ! j'ai senti le mal naître dans mon sein, puis grandir, puis menacer. La tristesse m'a environnée. Quelque amère que fût ma vie, je l'aimais ! Alors, j'ai demandé

à ceux qui m'entouraient s'ils me croyaient près de mourir : tous ont souri, puis ils sont sortis pour pleurer. Mais vous, vous m'avez dit à moi seule : « Viens, ma fille, je suis bon. »

» Aujourd'hui l'air me manque, et je vois qu'il est doux de mourir, quand malgré les obstacles on a voulu suivre la route tracée. Qu'ai-je fait de bien ? Rien. Qu'ai-je fait d'utile aux yeux du monde ? Rien. Que résulte-t-il de mon passage ici-bas ? Rien. D'où donc est née mon espérance ? De ce que j'ai désiré connaître et accomplir votre sainte volonté. Là est le secret de la paix.

» Qui refuserait de croire à mes paroles ? je meurs, je suis donc vraie.

» Et maintenant, Seigneur, pardonnez s'il vous plaît à votre pauvre petite servante l'imperfection dont elle a souillé le peu qu'elle a fait pour vous. J'ai droit, j'ose le dire, à votre indulgence, car s'il m'était donné de choisir une destinée, de prendre la maladie ou la santé, la mort ou la vie, la famille ou la solitude, l'amour ou l'abandon, je choiserais avec un saint respect ce que j'ai choisi dès mon jeune âge : *Ce que Dieu veut, pas autre chose.* »

Quand la jeune femme eut achevé cette grave lecture, elle voulut parler, des larmes étouffèrent sa voix. Elle venait de retrouver dans les derniers mots de la mourante une image subite, une scène saisissante.

« C'est Inès, dit-elle enfin, qui a écrit ces lignes, c'est Inès que vous avez aimée, Inès qui a été bonne et sainte. Elle a eu en tous lieux, en tout temps, la paix, et moi j'ai oublié Dieu, c'est pourquoi il m'a remplie d'amertume et de découragement. O chère Juliette ! vous souvient-il de ce bosquet de jasmin sous lequel, un jour, au couvent, nous nous sommes confiés nos rêves d'avenir ? »

— Il m'en souvient, dit la religieuse, qui, visiblement émue, priaient son cœur.

— Oh ! Juliette, qu'ils étaient vains, nos rêves ! celui d'Inès est le seul qui se soit accompli ; mais, depuis lors, toutes deux vous avez suivi le droit chemin, moi seule je me suis égarée. O mon amie, ce n'est pas en vain que vous êtes venue à moi ! Considérez le travail qui par vous s'est fait dans mon âme : vous avez consacré votre vie, comme vous le disiez tout à l'heure, à obéir, à faire jour par jour et suivant le bon plaisir de Dieu des riens : eh bien, rappelez-vous ces mots de la pieuse Inès en réponse aux innocentes illusions qui vous empêchaient autrefois de remplir vos devoirs.

— Juliette, disait-elle, qui sait si ces riens ne sont pas devant Dieu d'un poids suffisant pour qu'en échange il t'accorde un jour une âme pour ta récompense ?

— C'est vrai, dit la religieuse, je reconnais ces paroles, qui sont gravées dans ma mémoire. Hélas ! c'est tout ce qui me reste de l'entretien sous le bosquet, les rêves se sont envolés, le papier qui témoignait de ces folies a été brûlé, mais le souvenir de notre sainte compagne demeure en moi.

— Inès a prophétisé, dit humblement madame de R... L'âme dont elle parlait, c'est la mienne, recevez-la en récompense ; ma sœur, je suis à Dieu.

M^{me} DE STOLZ.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MARS.

Aliénor d'Aquitaine, fille et unique héritière de Guillaume IX, duc de Guyenne, épousa Louis VII, roi de France, et dès les premières années de leur union, il fallut toute l'autorité du sage Suger pour empêcher qu'une rupture éclatât entre les deux époux. Elle était légère, moqueuse, attachée aux qualités extérieures; souvent elle témoignait l'injuste dédain que lui inspirait Louis, en disant : « — Il est plus moine que roi ! » Quand aurai-je pour mari un chevalier portant « barbe ! » Le goût de la dissipation la conduisit en Orient, à la suite des croisés, et après avoir scandalisé l'armée par un luxe et des plaisirs hors de saison, elle entraîna sa ruine en s'engageant dans un défilé contre l'ordre exprès du roi. Presque tous les croisés français périrent en voulant sauver des mains des Arabes la reine et ses dames, et Louis montra que, s'il avait la pitié d'un moine, il avait aussi le courage d'un chevalier, en soutenant seul, pendant plusieurs heures, le choc de sept musulmans, que sa valeur surhumaine mit en fuite.

Revenu en France, il demanda, sous prétexte de parenté, la nullité de son mariage. Le concile de Baugency le lui accorda, et les riches domaines de l'héritière d'Aquitaine passèrent presque aussitôt aux mains d'une puissance rivale, par le mariage d'Aliénor avec Henri II, roi d'Angleterre.

Ce second mariage remplit de douleur l'âme passionnée d'Aliénor. Elle ne put obtenir la tendresse de son nouvel époux; les nombreux enfants dont elle devint mère furent pour elle des causes d'amertume. Révoltés contre leur père, divisés entre eux, ils donnèrent au monde l'exemple de tous les scandales et fini-

rent tous d'une manière prématurée. Aliénor ne goûtait quelque repos d'esprit que durant les jours qu'elle passait en Aquitaine; elle s'était conservé le gouvernement de son duché et elle l'administrait avec une telle sagesse que ses lois sont restées longtemps en vigueur et sa mémoire en bénédiction.

Les discordes de la famille royale, la mort de ses fils aînés, Henri-Court-Mantel et Geoffroy, la mort de Henri II, la captivité de Richard Cœur-de-Lion, le plus aimé de ses fils, sa mort tragique, remplirent de désolation la vieillesse d'Aliénor. Elle continua cependant à s'occuper des affaires publiques, et voulant resserrer l'alliance de sa maison avec Philippe-Auguste, elle alla elle-même chercher sa petite-fille, Blanche de Castille (1), et l'amena en France, à son futur époux, Louis VIII. Enfin, à l'âge de quatre-vingts ans, elle se retira à l'abbaye de Pontevrault, y prit le voile, et y mourut en 1202.

Aliénor avait reçu tous les dons du ciel : elle était belle, intelligente, active; elle gouverna les plus beaux royaumes de la chrétienté, elle eut une lignée nombreuse, et pourtant elle fut la plus malheureuse des femmes, parce qu'il lui manquait l'amour de la vertu et la sagesse qui réprime les passions. Sa vieillesse seule nous la montre sous un jour plus heureux; en donnant à la France la future mère de saint Louis, elle rendit à la première couronne plus qu'elle ne lui avait enlevé !

(1) Éléonore d'Angleterre, fille d'Aliénor et de Henri, mariée à Alphonse de Castille, fut mère de Blanche de Castille et grand-mère de saint Louis.

LE MOIS D'AVRIL.

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance;

Avril, l'honneur des prés verts,
Jaunes, pers,
Qui, d'une humeur bigarrée,
Emaillent de mille fleurs,
De couleurs,
Leur parure diaprée;

Avril, l'honneur des soupirs
Des zéphyrs,
Qui, sous le vent de leur aile,
Dressent encore ès forêts
De doux rets,
Pour ravir Flore la belle;

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, desserre
Une moisson de senteurs,
Et des fleurs
Embasment l'air et la terre.

.....
Avril, la grâce et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux
Qui des cieus
Sentent l'odeur de la plaine;

C'est toi, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passagères,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis, et les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,

Frétilards,
Aux doux sons de son ramage.

REMI BELLEAU (1).

(1) Remi Belleau vécut de 1528 à 1577; il fut le précepteur de Charles de Lorraine, depuis duc d'Elbeuf, et grand écuyer de France. On le surnommait le *gentil Belleau*, le *peintre de la nature*, et cependant nous avons dû supprimer plusieurs strophes de cette pièce du mois d'avril; mais ne soyons pas trop sévères pour un auteur écrivant à une époque où le mot pudeur n'était pas encore passé dans notre langue; cent ans plus tard, Molière, le grand Molière, n'a-t-il pas encouru le même reproche?

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 4.

Nous nous empressons d'offrir à nos abonnés une nouvelle publication que nous sommes heureux de classer dans nos catalogues. Cette œuvre, due au talent remarquable de l'habile compositeur Berthemet, vient d'obtenir de légitimes succès dans plusieurs concerts et soirées, où elle a été redemandée avec enthousiasme.

Ce morceau, publié par l'éditeur Petit, et intitulé : *Deuxième morceau de salon, mélodie, bolero* pour violon, avec accompagnement de piano, se compose d'un andante soutenu, dont la mélodie originale est d'un effet touchant, d'un charme et d'une pureté de style exquis, puis d'un bo-

léro léger, vif, entraînant et d'une conception tout à fait heureuse, qui fait le plus grand éloge du maître. D'une exécution presque facile, nous pensons que cette nouvelle perle musicale sera sérieusement appréciée par nos jeunes abonnés.

Parmi les nouveautés que nous offrons dans notre catalogue de ce mois, nous ferons remarquer aussi la *Captive*, charmante rêverie de Duca, avec paroles de Victor Hugo.

Nous rappelons de nouveau aux abonnés que nous ne répondons pas de l'exactitude des envois, si la musique n'est RIGOREUSEMENT choisie dans les catalogues de 1855.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

FRICANDEAU AUX CHAMPIGNONS. — Prenez le morceau de fricandeau, piqué de lard fin, faites-le roussir dans le beurre, ajoutez poivre, sel, thym, laurier, et, lorsque la viande sera bien roussie, quelques cuillerées de bouillon. Laissez cuire à petit feu. Epluchez les champignons, coupez-les en morceaux, jetez-les dans de l'eau aiguisée de vinaigre; prenez un bon

morceau de beurre, de la farine, et faites un roux bien coloré; mettez-y les champignons, laissez-les cuire en ajoutant un peu de bouillon. Avant de servir, ajoutez une ou deux cuillerées du jus du fricandeau, dégraissez, et servez en arrangeant les champignons autour de la viande.

CORRESPONDANCE.

— Qu'un mois passe vite, Jeanne! me dit ce matin notre amie en entrant dans ma chambre. Ne te semble-t-il pas que nous venons d'expliquer la planche de mars?

— Oui, Florence, et pourtant ce n'est pas encore la peur de vieillir qui nous fait paraître le temps si court.

— Eh! qui sait?... Quand on ne désire plus avancer, on voudrait reculer, puisqu'il n'y a pas moyen de rester stationnaire en ce monde...

— Mademoiselle voudrait donc être toujours jeune et toujours jolie?

— Trouves-tu plus agréable de devenir vieille et laide?

— Mon Dieu, non; mais il me semble que chaque chose a son temps et chaque âge ses plaisirs...

— Beaux plaisirs, vraiment, de voir son teint se faner, son front se rider, ses cheveux blanchir, ses yeux

s'érailler, sa taille épaisser!... Grand merci, ma chère!... c'est là un bonheur que je n'ambitionne pas du tout, et je fais des vœux pour qu'il m'arrive le plus tard possible.

— Mais tu auras beau faire et beau dire, pauvre Florence, cela n'empêchera pas qu'un jour il ne te faille vieillir, et que cette fraîcheur et cette jeunesse dont tu es si fière ne disparaissent... et bien vite encore... *Vanitas vanitatum*, ma chère; on te prêche cela tous les jours; il me semble que tu n'en tires guère profit.

— Eh! Jeanne, attends un peu... La raison viendra avec l'âge. Quand je ne serai plus jeune, je m'habituerai à être vieille; mais à quoi sert d'y penser si longtemps d'avance?

— Cela sert à nous préparer à ce qui doit nécessairement arriver, et adoucit nos regrets quand la beauté s'envole. Comment veux-tu qu'on se résigne aisé-

ment à voir s'en aller un à un tous ses avantages quand on les a aimés comme s'ils ne devaient jamais finir, et qu'on s'en est fait un besoin pour toute la vie? Représente-toi avec quelle inquiétude, quel chagrin on découvre un premier pli sur son visage, et un premier fil argenté dans ses cheveux. On croyait vivre dans un printemps éternel, et voici déjà l'automne... Vite on voudra en faire disparaître les tristes indices, on se donnera mille peines, mille soucis pour retenir cette jeunesse qui fuit malgré tout; et plus les ans viendront, plus on éprouvera de colère et de dépit. On se rendra ridicule en redoublant d'efforts pour réparer du temps l'irréparable outrage. Ne te souviens-tu pas, Florence, d'avoir souvent rencontré dans le monde des dames surannées qui jouent à la jeune fille?

— Certainement, des dames frisant la soixantaine, qui portent des robes beu de ciel, des chapeaux rose tendre, vont au bal en toilette décolletée, des fleurs dans les cheveux, dansent, minaudent et parlent avec une petite voix flûtée, en sautant de branche en branche comme des enfants gâtés qui ne savent s'arrêter à rien.

— Eh bien! ma chère Florence, ce sont de pauvres femmes qui n'ont pas vu vieillir, et croient faire illusion aux autres en se donnant les apparences de la jeunesse.

— Certes, elles ne font illusion qu'à elles-mêmes, et elles en seraient bien facilement convaincues si elles voyaient les sourires que l'on échange en les regardant; mais à quel propos tient ceci, Jeanne? Serait-ce une leçon à mon adresse? Me croirais-tu assez peu de bon sens pour....

— Ne nous fâchons pas, ma belle; je voulais seulement te montrer la nécessité de s'habituer de bonne heure à penser que la jeunesse est la plus fugitive des saisons de la vie, et qu'il ne faut pas trop s'y complaire si l'on veut plus tard y renoncer bien franchement. Crois-moi, oublions un peu ce qui passe, et arrêtons-nous à ce qui demeure; amassons pour l'âge mûr, et nous le verrons arriver sans crainte. Qu'est-ce, après tout, de vieillir? Perdre quelques frivoles agréments qui n'ont de prix qu'aux yeux du monde; mais la meilleure partie de nous-mêmes ne reste-t-elle pas toujours jeune, puisqu'elle est immortelle?... L'âme, l'intelligence, voilà ce qu'il nous faut soigner, aimer, cultiver, ma Florence; c'est là qu'est la source des joies durables et des seuls vrais biens auxquels nous devons tenir.

— En vérité, Jeanne, je t'admire: tu parles comme un prédicateur. Qui t'a donc appris à raisonner si bien?

— Je regarde autour de moi, chère amie, et je juge. Je vois telle personne souffrir cruellement du poids des années, faire de continuelles élégies sur la perte de ses charmes, envier la jeunesse d'autrui, devenir sèche, maussade, importune à tous et à elle-même; puis telle autre qui ne paraît pas même se rappeler qu'elle a été belle, qui ne songe qu'à faire valoir les autres, et toujours bonne, bienveillante, aimable, se fait aimer et respecter de tout le monde. Je me demande qui des deux a choisi la bonne part, de la femme mondaine, qui a fait de la vanité le mobile de sa vie, ou de la femme chrétienne, qui a mis son bonheur dans l'oubli d'elle-même et l'accomplissement de ses devoirs?

— La conclusion n'est pas difficile à tirer, ma chère Jeanne.

— Je t'en dispense. Pour me fixer sur ce que je désire être plus tard, je n'ai qu'à regarder ma mère ou la tienne. Je ne crois pas que je puisse avoir de meilleurs modèles.

— Et si tu restes fille, Florence?

— Ah! je n'y pensais pas... Le cas me paraît plus grave; car, enfin, je veux bien qu'une mère de famille ait renoncé pour elle à toute prétention, mais elle n'y a pas renoncé pour ses enfants; elle revit en eux, et quand on les admire, c'est encore elle qu'on

admire. Mais à la vieille fille, que donneras-tu donc dans ton système de compensation?

— Ce que je lui donnerai? La liberté de faire beaucoup de bien, de consacrer à Dieu et aux malheureux toutes les forces aimantes de son cœur. Et crois bien que si elle comprend cette belle mission, elle ne sera pas à plaindre. « L'homme le plus heureux, a dit un saint père, est celui qui vit pour le bonheur des autres, et qui, en compassant aux calamités de ses frères, fait sur la terre les œuvres du ciel. » Et qui dit l'homme, dit la femme, n'est-ce pas?

— Mais n'a pas qui veut la vocation de se faire sœur de charité?

— Ne peut-on exercer la charité sans prendre le voile, ma chère amie? Dieu merci, les occasions ne manquent pas dans le monde de se montrer bonne, dévouée envers le prochain, d'utiliser à son profit les loisirs d'une vie moins remplie que celles des mères de famille, et de prouver à tous qu'une vieille fille n'est pas un être inutile, déplacé et ridicule, comme on a parfois la sottise de le dire.

— Allons, Jeanne, on croirait que tu défends déjà ta cause, et que tu veux me donner aussi le goût du célibat. Mais en attendant qu'à nous deux nous relevions l'honneur des vieilles filles, soyons donc un peu jeunes, je te prie. Voilà une heure que nous discutons comme des sages; il est temps que cela finisse... Qu'as-tu à m'annoncer de nouveau en fait de modes?

— Pas grand-chose. Les modes printanières n'osent se montrer par un temps si froid; elles attendent pour éclore le retour des beaux jours et des hirondelles.

— Ah! les hirondelles, que je serai joyeuse de les revoir, non-seulement parce qu'elles annoncent le printemps, mais parce que je les aime ces jolies petites bêtes aux formes sveltes et gracieuses, qui fendent si légèrement l'air et qui gazouillent si doucement!... Quel dommage que nous ne puissions comprendre ce qu'elles disent...

— Folle! te voilà jalouse des oiseaux.

— Mon Dieu, ma chère, les oiseaux pourraient bien parfois en remontrer aux hommes, témoin le trait suivant que, peut-être, tu as déjà entendu raconter. A l'automne dernier, dans un village dont je ne me rappelle plus le nom, il arriva qu'au moment du départ des hirondelles, une d'elles se trouvant blessée à l'aile, ne put se mettre du voyage. Tu t'imagines son désespoir, car, seule, la pauvre n'avait plus qu'à mourir; mais une de ses compagnes demeura près d'elle, et chaque jour on voyait l'hirondelle compassante se mettre en campagne pour rapporter à sa sœur quelques rares moucherons, puis veiller au bord de son nid et la réchauffer sous son aile. Cependant l'hiver venait, et les deux amies allaient périr de froid et de faim, quand le maître du logis, qui avait tout observé avec attendrissement, les recueillit, et en prit si grand soin qu'elles sont aujourd'hui vivaces et gaies comme si elles arrivaient des contrées lointaines. Qu'en dis-tu, Jeanne? est-ce que les hirondelles n'auraient pas droit de concourir au prix Monthyon?

— Ce droit pourrait bien leur être contesté par leurs concurrents sans ailes, qui, s'ils rentraient en eux-mêmes, n'oseraient entrer en lice avec elles. Tant d'égoïsme étouffe souvent en nous les bons instincts et les généreux mouvements!

— Ne fais pas, même en plaisantant, le monde plus noir qu'il n'est, ma chère. Ce n'est pas le moment de crier à l'insensibilité, quand on n'est occupé que de bonnes œuvres. Regarde nos murs, tu les verras couverts d'affiches annonçant des concerts pour les pauvres, des matinées musicales pour l'œuvre des orphelins, l'œuvre des vieillards, l'œuvre des jeunes apprentis, etc., etc. Entre dans une église, tu trouveras des quêteuses aux portes, et tu entendras un sermon de charité. Rencontre une amie, elle ne manquera pas de t'offrir des billets de loterie et de te demander un petit ouvrage. Enfin, tout Paris ne paraît plus occupé que d'une seule pensée: employer au profit de l'indigent les dons que Dieu lui a faits; celui-ci

offre son talent, celui-là sa bourse, et ce concours unanime produit des sommes immenses qui soulagent bien des infortunés. Après cela, dis encore du mal de nous.

— Ah ! certes ! à n'en juger que sur les apparences, on pourrait bien maintenant canoniser tous les Parisiens et Parisiennes, et croire que le paradis est descendu sur terre ; mais, si l'on examine de plus près, Florence, il faut bien reconnaître que l'amour de Dieu et du prochain n'est pas la seule cause de cette fièvre d'aumônes, et que si le résultat est toujours bon, les intentions ne sont pas toujours aussi méritantes. On donne beaucoup, parce qu'il est de bon ton de donner ; on est à la tête de toutes les œuvres, parce que cela vous pose dans le monde ; comme aussi on va au sermon du Père Hermann, parce que le Père Hermann est la célébrité du jour, et qu'il faut nécessairement pouvoir dire qu'on l'a entendu.

— Ce Père Hermann est celui qui a déjà fait sensation l'année dernière, et dont tu as raconté l'histoire ?

— Oui, et cette année la sensation n'est pas moindre. J'ai été dernièrement à la Madeleine pour entendre tout à la fois le prédicateur et l'artiste, car on ne sait encore lequel des deux il faut le plus admirer. Après l'exorde, au lieu de l'*Ave Maria* habituel, il en demanda deux : l'un pour lui, le second pour sa mère, juive non convertie, et qui a maudit son fils à cause de sa conversion ; à ce propos, il fit un heureux rapprochement entre sainte Monique mourant à Ostie avec la consolation de voir saint Augustin revenu de ses égarements, et sa mère à lui devant peut-être mourir désolée de ce que son fils avait ouvert les yeux à la vraie lumière. Tout l'auditoire était profondément ému, et cette émotion ne se démentit pas pendant le reste de la prédication, et moins encore quand le pieux artiste fit vibrer l'orgue sous ses doigts puissants... Mais que ces cérémonies auraient un caractère plus religieux et plus pénétrant, s'il était possible sans compromettre l'ordre de les dégager de sergents de ville et de tout cet appareil de fête mondaine, appareil si peu en harmonie avec la dignité de l'Eglise et la simplicité chrétienne !

— Tu as bien raison, et tu devrais commencer par ne pas faire figurer le nom d'un prêtre dans un journal au milieu de futilités ; le lieu est fort mal choisi. Mais si nous passions à notre planche ? Il me semble qu'elle est de taille cette fois, et qu'après avoir tant parlé, il est bien temps de travailler. Commence, Jeanne.

1. Quart d'un mouchoir composé de plumetis, de point sablé, de point de plume et d'oreillers. Un petit feston termine le bord, qui doit être entouré par une valenciennne ou par une guipure très-fine. Je préfère toujours la valenciennne.

2. Col mousquetaire de moyenne grandeur. Je te le recommande tout particulièrement. Je l'ai vu exécuté. Il est d'un charmant effet.

— Le broderai-je au plumetis ?

— Si le cœur t'en dit ; mais, pour ma part, voici comment je compte le faire : le bouquet intérieur des médaillons, mélangé de plumetis et de feston, entouré de guipure : les oreillers du bord au feston. Dans les deux lignes qui serpentent, où tu vois des croix, je pose soit un entre-deux de valenciennne, soit du tulle moucheté. Si je me décide pour le tulle, j'en placerai également à tous les endroits des festons où se trouvent des croix ; sinon je devrai m'armer de courage.

— Moi, qui suis toujours pour les moyens expéditifs, je sais bien ce que je choisirais ; mais, à ce propos, Jeanne, sais-tu que l'on fait maintenant un tulle à toutes petites mouches, que l'on appelle tulle malines, qui résiste au blanchissage, et avec lequel on confectionne les plus jolies manches du monde, à deux ou à un seul bouillon ? Ce tulle se vend treize francs cinquante centimes le mètre ; il en faut un demi-mètre pour une paire de bouillons très-longs, très-amplés, deux conditions indispensables, vu la légèreté de ces sortes de manches. Avec ce même tulle, on fait aussi

des canezous, ornés de rubans blancs, roses ou bleus, posés perpendiculairement ; les manches de ces canezous se font à trois bouillons et se terminent par un volant du même tulle, dans l'ourlet duquel passe un ruban ; ou bien on remplace ce volant par une dentelle qui doit aussi se trouver autour des basques.

— En fait de canezou, j'ai encore mon mot à dire, Florence : j'ai vu dernièrement deux jeunes sœurs qui en portaient d'un genre nouveau. L'un était en tulle rose ; chaque bouillonné se trouvait séparé par un ruban de gaze rose ruchié, se terminant au bas par un nœud à bouts un peu flottants. Les manches pagodes étaient également composées de bouillonnés et de ruches de ruban ; à chaque ruche qui se terminait à l'extérieur du bras, se voyait un nœud à bouts. Tu dois comprendre toute la légèreté de ce corsage posé sur une robe de taffetas rose à deux jupes. Le corsage de cette robe était décolleté, et les manches courtes. L'autre sœur avait un canezou bleu dont les garnitures étaient disposées à peu près de la même manière ; seulement le ruban de gaze était posé à plat ; de chaque côté était un tout petit velours noir ; la robe, en taffetas bleu, était également garnie de velours noir.

— Toujours du velours ! mais, Jeanne, on en voit partout jusque sur nos lingeries. As-tu remarqué que nos merveilleuses portent maintenant des manches et des cols composés de petites blondes dont la tête est terminée par un velours noir ?

— Oui, c'est une nouveauté ; cela suffit pour plaire à ces dames :

Il leur faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde...

Mais, pour ma part, je n'aime guère ce genre de chiffons, qui n'a rien de frais et d'agréable au visage ; et puis, je trouve que la blonde, ne pouvant pas se blanchir, devrait rester dans le domaine des toilettes de bal. Mais comme nous voilà loin de notre plumetis ! Revenons vite au n° 3.

3. Garniture pour manche assortie au col du n° 2.

4. Garniture pouvant servir pour robes d'enfants ; peignoirs, canezous, etc. Ce dessin est composé de guipure, de plumetis, d'oreillers, de festons. Sous la guirlande au plumetis qui se trouve dans l'une des dents, tu placeras du tulle uni ou à mouches.

— Voilà encore une nouveauté ; tu te distingues.

5. *Élodie*, plumetis, oreillet ou pois.

6. Écusson pour coin de mouchoir renfermant les lettres L. B. ; plumetis fin, point sablé, et roue dans la fleur du milieu.

7. Garniture, broderie anglaise et plumetis pour objets de trousseaux, tels que camisoles, taies d'oreillers, etc., ou bien encore pour bas de pantalons d'enfant et garniture de petits vêtements en piqué.

(Fin de la petite édition.)

8. *Maximilie*, plumetis.

9. Dessin et patron de mantelet. Cette forme est encore celle que nous portions l'année dernière et que l'on portera cet été, comme mantelet habillé.

— Tant mieux, car je ne crois pas qu'on puisse rien inventer de plus gracieux et de plus élégant.

— Nous en jugerons le mois prochain ; je t'annonce une gravure de modes composée de six jeunes femmes portant toutes des manteaux ou mantelets de formes variées, parmi lesquelles tu pourras choisir le modèle qui te conviendra. Quant aux patrons, notre planche n'en contiendra qu'un, venant toujours de la maison Gagelin ; mais s'il n'était pas digne de notre amie, nous pourrions, comme l'hiver dernier, lui envoyer les autres directement. Comment trouves-tu le dessin du mantelet d'aujourd'hui ?

— Il me paraît assez heureusement combiné pour produire beaucoup d'effet sans demander trop de travail ; je suppose qu'il se brode sur mousseline blanche.

— Oui, et je te recommande de bourrer beaucoup et de le broder avec du coton assez gros ; les nervures se

font au plumetis. Tout ce dessin pourrait aussi se broder au passé sur taffetas, mais il n'a pas été composé pour cela, et je ne saurais répondre qu'il soit aussi joli.

10, Volant du mantelet. Ce volant doit avoir de 15 à 20 centimètres de hauteur; tu le poseras de façon à ce que les festons du mantelet puissent retomber sur la garniture; comme longueur, il faut le double de celle du mantelet. La garniture va en diminuant, et se termine au feston placé aux extrémités des pans.

— C'est ici le cas de dire à nos amies que les châles de mousseline brodée se porteront aussi beaucoup cette année, car il serait abusif de faire un mantelet si déjà l'on possédait un de ces châles.

11, Entre-deux pour manches-bouillons, robes d'enfants, etc., plumetis et feston feuille de rose. Ces losanges, faits séparément et entourés d'entre-deux de valencienne, sont très-jolis et très en vogue pour toute espèce d'objets de lingerie.

12, Garniture : feston ordinaire et feston feuille de roses.

13, *Pauline*, plumetis fendu.

14, Col Félicitine, ou col Broche, pour petite fille de six à huit ans.

— Décidément les petites filles n'ont plus rien à envier aux grandes maintenant; dès qu'apparaît une jolie mode, on en fait bien vite la miniature pour elles. Ce col est charmant, et l'exécution m'en paraît bien simple : point de plumetis, n'est-ce pas? tout au feston, et un entre-deux de valencienne.

— C'est cela même, seulement l'entre-deux peut être remplacé par un galon très-fin.

15, Bas de jupon. Ce dessin se compose de plumetis fin, de cordonnet mat, d'œillets, de pois et de festons feuille de rose; des roues ou des jours doivent être faits dans les ronds qui se trouvent entre les deux festons du bord.

— Ce jupon me tente, Jeanne; cette guirlande de pois est si bien posée! Mais à propos de jupons, dis-moi donc si les femmes ne seront pas bientôt fatiguées de se rendre ridicules à plaisir en se *ballonnant* comme elles font? Maintenant, pour être à la mode, il faut porter sept ou huit jupons simples, ou deux ou trois jupons à cordes ayant des volants très-amplés et très-amidonnés; par là-dessus une robe à douze ou quinze étages de volants, et souvent gonflée par des rouleaux de crin. Enfin tout cela fait un tel volume, qu'il n'y a plus moyen d'entrer en voiture sans froisser entièrement sa toilette, et pour peu que cette mode persévère, il faudra nécessairement élargir les portières des coupés, les portes des salons et les salons eux-mêmes, car aujourd'hui deux élégantes suffiraient à remplir un appartement parisien...

— Tant mieux, ma chère! l'excès d'une mode est toujours ce qui la tue : un beau jour le ridicule devient si choquant qu'on ouvre les yeux, et alors... adieu la crinoline!... Ah! si l'amour des contrastes pouvait nous ramener vers la simplicité antique et nous rendre les vêtements unis et les longues draperies flottantes qui donnent aux statues grecques et romaines tant de noblesse et de grâce! Combien pour ma part je serais charmée de cette révolution qui nous débarrasserait des mille colifichets, des mille recherches inutiles et excentriques de nos toilettes, et nous rendrait l'air modeste et naturel qui convient le mieux aux jeunes filles! Mais, avant tout, il faut se conformer aux usages et aux modes du temps où l'on vit; cependant il est bien permis de les modifier dans une mesure; aussi contentons-nous, Florence, de porter une simple crinoline ou un jupon à ganses. Ce jupon, que tu peux faire toi-même, est en calicot fin ayant trois mètres de largeur; à partir du genou jusqu'à l'ourlet, se trouvent, à cinq ou six centimètres de distance, huit ou dix rangées de grosses ganses, à peu près de la circonférence du petit doigt; ces ganses de coton sont cousues dans le calicot, comme si l'on voulait faire une coulisse, et une fois empressées, elles produisent un effet très-convenable. Aie soin, en coupant ton ju-

pon, de laisser une longueur suffisante pour faire les coulisses.

16, *Lucette*, plumetis.

17, Col *Anna*. Encore une nouveauté, et une nouveauté des plus distinguées. Ce col, fait sur nansouk, est composé, ainsi que tu peux le voir, de broderie au plumetis et de plis.

— Oui, je vois, mais je ne comprends guère. Comment peut-on couper le col assez grand pour faire ce nombre de plis et lui conserver sa forme?

— Ah! je t'y prends, ma chère! Te voilà bien en peine, si je ne viens à ton aide. Sache donc que les plis se font à part, et qu'ils ne sont réunis à la broderie que pour te donner une idée de l'ensemble du col. Ainsi, lorsque tu auras brodé tous les montants, tu feras les bandes de petits plis, droit-fil, fort bien entendu; pour obtenir de la régularité dans tes plis, il faut avoir soin de tirer les fils; toutes les bandes pliées terminées, tu les joindras aux parties brodées, plaçant le point en dessous des plis, et tu exécuteras ensuite le feston du tour. Ce genre de lingerie est ravissant, surtout pour objets d'enfants; l'on fait ainsi de très-jolis devants de robes en forme de tablier : les plis placés en travers se trouvent séparés par une broderie, un entre-deux ou une garniture. En tirant les fils la chose est facile à exécuter et n'exige qu'un peu de patience.

18, Manchette assortie au col.

19, Garniture au feston pour canezous, volants de robes de petites filles, de mantelets et de châles.

20, Semé au feston pour fond de canezous, de châles, ou de mantelets. Ce semé, avec la garniture du n° 19, composerait ainsi un châle ou un mantelet délicieux. Seulement pour mantelet, la broderie n'étant pas très-haute, il faudrait mettre deux volants, sinon tout autour, au moins par derrière jusqu'à la saignée du bras.

— Et pourquoi, Jeanne, ne ferait-on pas la robe pareille, si on en avait le courage? cet épis est si gracieux!

21, *Helène*, plumetis ou cordonnet très-fin. Tourne la planche.

22 et 23, Devant et dos d'une blouse *Charles-Albert*, dont tu vois l'effet sur notre gravure d'enfant de ce jour (regarde le petit garçon en casquette). Ce modèle peut s'exécuter en velours, en popeline et aussi en étoffe de fantaisie; et enfin, en plein été, on pourra le faire en piqué, en coutil, en nankin, etc. On l'orne, suivant l'étoffe, de velours de galons de soie ou de coton.

24 et 25. Ces deux morceaux forment le dessus et le dessous de l'aumônière; la ligne marquée sur le haut du n° 24 indique la partie qui doit renverser, ainsi que tu peux le voir sur notre petit bonhomme; cette aumônière doit toujours être ornée d'une façon analogue à la blouse; de tout petits glands sont placés aux angles. Une petite ceinture de même étoffe ou en cuir marque la taille. — Notre planche est déjà tellement sillonnée de traits, que la manche de cette blouse étant de forme pagode, je me suis dispensée de la donner; madame Raynaud, à laquelle nous devons ce charmant modèle, m'a fait seulement observer que cette manche est légèrement froncée dans le bas; du reste, la gravure le montre assez. — Pour les guêtres qui complètent si bien ce costume, on se servira du patron que j'ai envoyé dernièrement. Dans une saison plus avancée, les guêtres sont remplacées par des chaussettes de couleur, qu'accompagnent d'élégants pantalons brodés.

26 à 34. Patron d'une veste ou corsage espagnol.

— On porte donc encore des vestes?

— Comment donc! plus que jamais... Ces vestes sont serrées à la taille; on les met à la ville, soit à pied, soit en voiture, avec jupes plus ou moins élégantes, selon le genre de toilettes que l'on veut faire. Celle-ci, d'une forme charmante, est surtout destinée à accompagner une toilette de chez soi. Le velours n'étant bientôt plus de saison, nous adopterons le taffetas noir ou de couleur.

— Oh! non, le noir est toujours bien plus distingué.

— D'accord; mais écoute-moi bien si tu veux faire

cette veste; car je te prévins qu'elle est un peu compliquée. Coupe donc chaque partie, avec beaucoup de soin, joins-les ensemble, arrête les coutures dans le bas à la naissance des festons, et pose à plis plats les garnitures des manches dont les distances sont indiquées par des traits. Il nous reste maintenant le choix des ornements. — Prends ou des velours guipure ou une petite dentelle noire. Sur le devant, des boutons en passementerie sont retenus par des boutonnières.

— Il me semble que cette veste, à laquelle on donne maintenant le nom de basquine, pourrait bien aussi s'exécuter en mousseline blanche, ornée d'une petite garniture brodée ou d'une dentelle guipure, et qu'elle ferait très-bien sur des corsages de robes claires, décolletées et à manches courtes.

35, *Lydie*, plumetis ou broderie anglaise.

36, *Aloysia*, plumetis.

37, C. L. avec couronne, broderie au plumetis.

38, Dessous de lampe au tricot...

— Du tricot!... c'est chose rare maintenant...

— Oui; aussi dès que j'en trouve, je ne le laisse pas échapper. Choisis donc pour ce dessous de lampe trois nuances de laine de Berlin, vert, rouge ou bleu.

Monte 21 mailles. — 1^{er} tour. — 1 jeté, 1 maille prise à l'envers sans la tricoter, 2 mailles ensemble, et toujours de même, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 6 mailles, avec lesquelles on fait les mailles bouclées qui forment la frange. Pour faire ces mailles bouclées, ainsi que je te l'ai déjà expliqué dernièrement pour le fichu *Minouka*, on prend une maille sans la tricoter, on tourne deux fois la laine sur deux doigts, puis on fait une boucle ordinaire, et on la serre bien afin que les boucles soient égales. Au tour suivant, ces boucles doivent être tricotées unies.

2^e tour. — 1 jeté, 1 point à l'envers sans le tricoter, 2 mailles ensemble, et de même jusqu'à ce qu'il ne reste plus que trois mailles sur l'aiguille; puis on retourne l'ouvrage et on répète à partir du premier tour; on change de nuance tous les sept tours. Ce genre de dessous de lampe se double parfois de percaline, mais c'est presque inutile.

39, Pouff. Ce pouff, un des plus ravissants ouvrages de madame Marie Soudant, se fait au crochet de diverses manières, soit en fil de deux couleurs comme l'est celui-ci, blanc et rose par exemple, ou tout en cordonnet de soie sur une doublure qui tranche, ou en chenille, ou enfin en laine, genre algérien. Donc, si nous faisons un pouff dans le style de celui dont je t'envoie le croquis, nous prendrons d'abord du fil blanc, et nous commencerons par faire 8 chaînes ou mailles simples pour le premier rang. (Écoute bien.) Joins ces 8 mailles simples.

2^e rang. — 16 mailles doubles, mettant deux mailles dans chaque maille du rang précédent. Entre chaque maille double, 1 maille chaînette.

3^e rang. — 1 maille double dans chaque maille chaînette du rang précédent. 2 mailles chaînettes, 1 maille double comme je viens de te le dire, ainsi de suite.

4^e rang. — 1 maille double dans le milieu des mailles chaînettes du rang précédent, 3 mailles chaînettes, 1 maille double, ainsi de suite.

5^e rang. — Ce rang n'est composé que de mailles doubles; il faut que tu en trouves 96.

6^e rang. — 9 mailles chaînettes ou mailles en l'air; à 6 mailles de distance, fais une bride, puis 9 mailles en l'air, 6 mailles de distance, une bride, ainsi de suite. Tu dois trouver 16 boucles composées de 9 mailles.

7^e rang. — Dans le milieu d'une boucle du rang précédent, fais 5 mailles doubles que tu ne piqueras pas dans le milieu des dernières mailles; il faut, au contraire, prendre les mailles entières, c'est plus joli et plus solide. Après les 5 mailles doubles, fais 3 mailles chaînettes ou en l'air; puis dans la boucle à côté, 5 mailles doubles, et continue ainsi tout le rang.

8^e rang. — 7 mailles doubles sur les 5 précédentes; seulement les deux premières et les deux dernières

mailles doivent se faire dans la maille du tour précédent; c'est par ce moyen que le rond se trouve élargi. Après les 7 mailles doubles, 3 mailles chaînettes. Continue tout le rang.

9^e rang. — 9 mailles doubles sur les 7 précédentes, faisant deux mailles dans une, ainsi que je viens de te le dire. (Ici, bien entendu, le point se fait dans le milieu des mailles.) 3 mailles en l'air ou chaînettes, 9 mailles doubles, etc.

10^e rang. — 11 mailles doubles sur les 9 précédentes, 3 mailles chaînettes, 11 mailles doubles, etc.

11^e rang. — 9 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 11 dernières; 5 mailles chaînettes, 9 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 11 dernières, ainsi de suite.

12^e rang. — 7 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 9 précédentes; 8 mailles chaînettes, 7 mailles doubles, etc.

13^e rang. — 5 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième du rang précédent; 11 mailles chaînettes, 5 mailles doubles; recommence.

14^e rang. — 3 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des précédentes; 7 mailles chaînettes, 1 maille double que tu piques dans la sixième des 11 mailles chaînettes du rang précédent, 7 mailles chaînettes, 3 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 5 mailles doubles précédentes, puis 7 mailles chaînettes, et ainsi de suite.

15^e rang. — 1 maille double au milieu des 3 mailles doubles du rang précédent, 7 mailles chaînettes, 5 mailles doubles; celle du milieu, c'est-à-dire la troisième, doit se trouver au-dessus de la maille double du dernier rang; 7 mailles chaînettes, 1 maille double dans le milieu des trois dernières, etc.

16^e rang. — Ce rang, ainsi que le cinquième, n'est composé que de mailles doubles.

17^e rang. — 8 mailles doubles, 5 mailles chaînettes, 8 mailles doubles, 5 mailles chaînettes, etc.

18^e rang. — 4 mailles doubles, mettant la première sur la troisième des 8 doubles précédentes; 5 mailles chaînettes ou en l'air, 1 maille simple sur la troisième des 5 chaînettes précédentes, 5 chaînettes, 4 mailles doubles, mettant la première sur la troisième des 8 précédentes; ainsi de suite.

19^e rang. — 2 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 4 précédentes; 4 mailles chaînettes, 1 maille simple dans le milieu des 5 premières chaînettes précédentes, 5 chaînettes, 1 maille simple dans le milieu des 5 chaînettes précédentes, 5 chaînettes, 2 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 4 doubles précédentes; ainsi de suite.

20^e rang. — 4 mailles doubles, mettant la première dans la dernière des cinq mailles chaînettes précédentes, sur les deux mailles doubles, et la quatrième maille double sur la première maille des cinq chaînettes précédentes; 5 chaînettes, 1 maille simple dans le milieu des cinq chaînettes précédentes qui forment la boucle du milieu, 5 chaînettes; 4 mailles doubles mettant la première, ainsi que je viens de te le dire, sur la dernière maille des cinq chaînettes, etc.

21^e rang. — 8 mailles doubles à partir des trois dernières chaînettes du rang précédent; 6 mailles chaînettes, 8 mailles doubles, mettant la première sur la troisième maille chaînette du rang précédent; 6 mailles chaînettes, et ainsi de suite.

22^e rang. — Ce rang, ainsi que le cinquième et le seizième, n'est composé que de mailles doubles. Arrête le fil blanc, prends le fil rose, et continue ainsi.

23^e rang. — 7 mailles doubles, 7 mailles chaînettes, 7 mailles doubles, 7 chaînettes; ainsi tout le rang.

24^e rang. — 7 mailles doubles, prenant la première sur la deuxième des 7 doubles précédentes, et la dernière sur la première des 7 chaînettes; ainsi de suite.

25^e rang. — Comme le dernier.

26^e rang. — Comme le dernier; seulement fais 9 chaînettes au lieu de 7. Fais de même encore 5 rangs. Tu termines enfin par un rang de mailles doubles. Quant à la frange qui entoure le pouf, rien de plus facile: commence par couper une certaine quantité

de bouts de fil, soit blancs, soit roses, de 24 centimètres de longueur. Prends trois de ces bouts de même couleur, plie-les par le milieu, et puis au moyen de ton crochet, travaille avec ces trois bouts de fil, et fais une maille simple, que tu prends dans une des mailles doubles qui bordent le dernier rang. Le nœud que tu obtiens par cette maille forme la tête de la frange. Tu places de même trois autres bouts de fil, toujours les mailles à côté l'une de l'autre; la frange est composée de 4 mailles roses et de 4 autres mailles faites avec le fil blanc. L'effet de ce pouff est charmant; je ne saurais trop te le recommander. Il faut pour le faire 7 pelotes de ficelle à 50 cent. et 4 pelotes de coton rose au même prix. Je l'ai vu aussi exécuté en laine, aux couleurs algériennes, mais, bleu, noir et rouge, la frange assortie; il faut pour cela 80 grammes de laine.

Pour la monture de ce pouff, coupe d'abord en calicot deux ronds de 38 centimètres de diamètre et une bande de 12 centimètres de hauteur qui doit joindre ces deux ronds l'un à l'autre; dans cette enveloppe mets deux livres de plumes; fais ensuite avec de la percaline lustrée rose une enveloppe de semblable dimension, avec laquelle tu recouvriras celle de calicot; sur cette dernière, tu fixeras le rond au crochet. Tu verras les compliments que cet ouvrage te vaudra. Tu peux aussi avec cela faire de jolis dessous de table.

40. *Cordon de sonnette, style vénitien.* — Ce cordon doit avoir de 8 à 9 centimètres de large; il se fait en perles de cristal de plusieurs nuances; ces perles doivent être enfilées dans du fil végétal. On commence par quinze perles, puis aux rangs qui suivent elles se contraignent. Les perles du fond sont généralement blanches, et puis les dessins que tu peux reproduire, tels que le l'indique notre croquis, sont de couleurs que l'on varie à l'infini. La frange du bas doit toujours être assortie aux autres perles.

Le bracelet que je t'ai envoyé le mois dernier, et que le manque de place m'avait empêché de t'expliquer, se fait de la manière suivante : commence par enfiler sur un écheveau de cordonnet de Berlin grenat, pesant 7 à 8 grammes, quatre masses de perles grenat; ensuite fais cet ouvrage au crochet. Monte sept mailles simples ou chainettes; joins la première à la dernière; travaille en tournant toujours, plaçant une perle à chaque maille et à chaque rang, fais seulement attention à ce que les perles s'enchaînent bien les unes dans les autres, de manière à cacher complètement le cordonnet. Lorsque tu auras une longueur de 60 centimètres, termine. Avant de fermer le bracelet, tu passeras à l'intérieur une ganse noire ou un caoutchouc, puis tu feras le nœud. Quant à ceci, je n'entends pas de t'expliquer la façon de faire ce nœud, ce serait pour moi trop difficile, et pour toi peut-être encore plus; inspire-toi ou du modèle ou de ta fantaisie.

« Enfin en as-tu fini de tes explications, Jeanne ? Tout cela peut être joli à voir, mais c'est assez ennuyeux à écouter. Et puis je suis impatiente de passer à la gravure, c'est-à-dire aux gravures de modes. Voyons d'abord ces petits enfants qui sont à croquer. Nous connaissons déjà le petit garçon en casquette, mais tu ne me dis rien de la sœur aînée, qui a l'air de faire la petite maman et de mettre la paix entre ses bambins. — Sa robe est en popeline d'Irlande écossaise, à jupe unie; le corsage à basques est fermé par des boutons grelots en passementerie; les bretelles posées sur le devant forment également revers par derrière; elles sont, ainsi que le tour des basques et le bas des manches à bouillonnés, bordées d'un petit effilé en chenille; le col et les manches sont en broderie guipure. Le petit chapeau qui complète cette toilette printanière est en taffetas recouvert de tulle à mouches; sur l'un des côtés de la passe est une touffe de pâquerettes qui vont rejoindre celles qui forment guirlande autour de la passe : — de l'autre côté du dessus de la passe, un nœud de ruban en taffetas bordé de blonde. La petite fille qui tient un ballon est vœue au blanc; elle porte une robe de cachemire, ornée d'une bande de

moire de dix à douze centimètres; la même bande, en plus petite proportion se retrouve sur les basques et forme revers sur la poitrine; les manches sont composées d'un bouillonné retenu par des agrafes de moire, et d'un grand volant bordé de moire à une hauteur de six à huit centimètres. — Cette robe peut se reproduire de différentes façons, en couleurs variées et tranchantes. Comment en trouves-tu la forme ? — Charmante; je voudrais bien en avoir le patron pour ma petite nièce. — Eh bien ! ton désir sera rempli, tu recevras bientôt le patron de cette petite robe. Quant au chapeau, il s'harmonise parfaitement avec la toilette, puisqu'il est aussi en cachemire, ayant au bord des biais de moire posés à cheval; le nœud qui retient la plume, enroulée autour de la calote, et les rosettes posées en dessous sont également en moire. Sur le premier plan se trouve une petite fille âgée de six à sept ans, dont la robe est en taffetas à trois volants, bordés par un effilé Tom-Pouce; le corsage est ouvert par derrière, laissant sur le devant apercevoir un plastron de broderie anglaise et plumetis; les bretelles se terminent derrière au bas de la taille par un nœud à bouts flottants garni d'effilés Tom-Pouce; guêtres de casimir, mitaines en filet. — Chapeau batelière en paille florentine; la calotte est entourée par une guirlande de roses pompons; au bord du chapeau, en dessus et en dessous, une blonde est légèrement froncée; des nœuds à bouts inégaux ornent le dessous, qui est doublé en soie. La veste du petit monsieur, à côté, est en casimir; les devants et les parements des manches sont recouverts de galons posés en forme de carreaux; une rangée de boutons de fantaisie borde les devants. En dessous est un gilet de piqué; une cravate de soie soutient le col de la chemise. — Pantalon en drap léger; chapeau de feutre. Que dis-tu de tout cela ? Les jeunes tantes et les jeunes mères ne vont-elles pas nous bénir de les aider si bien à parer les petits enfants ?

— Et les petits enfants, crois-tu qu'ils te béniront quand ils se verront ainsi emprisonnés dans ces beaux vêtements, et que, de peur qu'ils ne les chiffonnent, on ne leur permette plus ni de sauter ni de courir ? Ah ! que ce petit garçon sera heureux quand il verra jouer à la toupie ou au cheval fondu et qu'on lui criera : « Prenez garde, monsieur, restez tranquille, vous allez vous salir ! » et à la petite fille en volants : « Mademoiselle, ne dansez pas si fort, ne courez pas si vite, vous allez arracher votre robe ! » Quelle compensation pour ces pauvres petits à la perte de leurs jeux et de leur liberté ! Quel plaisir peuvent-ils trouver à être ainsi parés de pied en cap, à moins qu'ils ne soient de ces enfants qui n'en sont plus, qui déjà aiment à se faire admirer, à poser devant le monde et ont perdu tout le naturel charmant de leur âge ? Permets-moi de te dire, Jeanne, que tu es passablement inconséquente.

— Comment cela ?

— Mais tout à l'heure ne prêchais-tu pas la simplicité ? ne voulais-tu pas faire de nous de rigides Lacédémoniennes ? et maintenant te voilà encourageant le luxe et pervertissant à plaisir la nouvelle génération.

— Méchante, tu ne me passes rien, tu sais bien pourtant que ce n'est pas moi qui fais la mode, je la donne telle qu'elle est, parce que je le dois, mais je suis loin d'y souscrire. Tout au contraire, si j'étais en droit de donner un conseil aux jeunes mères, je voudrais leur persuader de ne pas mettre leur ambition à parer pompeusement leurs enfants, et de laisser ces chers petits être jouir des privilèges de leur âge; ils auront bien le temps plus tard de s'assujettir aux exigences de la société. Cela fait peine de les voir si jeunes habillés comme de petites poupées et s'habituant déjà à endurer tous les supplices pour s'entendre dire qu'ils sont jolis. Ah ! si l'on savait le mal qu'on leur fait en introduisant ainsi la vanité dans leur cœur, on se priverait bien vite de tout cet attirail, on leur mettrait un petit vêtement simple, propre; on ne leur parlerait jamais, de leur beauté, de leur grâce et on se consolerait de les voir moins élégants et moins ad-

mirés en pensant qu'ils seraient meilleurs plus tard.

— Tu as de si belles idées sur l'éducation, Jeanne, que ce serait vraiment dommage que tu ne te marries pas ; mais on dit bien ce que l'on fera et on ne fait pas ce que l'on a dit. L'exemple nous entraîne souvent malgré nous. Enfin, jetons nos yeux sur cette communicante qui a la simplicité que j'aime et qui me paraît indispensable en pareille circonstance. Je crois deviner sa toilette : robe en organdi, les trois jupes sont terminées par un ourlet double ; le corsage, sans basque, est froncé par derrière comme par devant ; un petit biais en organdi sépare les bouillonnés. Les bretelles, qui se terminent devant et derrière au bas de la taille, sont composées de deux garnitures simplement ourlées ; de même, pour les garnitures qui ornent les bouillonnés des manches ; le col est en organdi double avec une petite garniture de même étoffe. Le livre en moire blanche, une croix en ivoire forment tout l'ornement de cette toilette.

— C'est bien cela, et tu vois qu'elle a tout à fait le caractère qui lui convient, et qu'elle peut-être aussi bien portée par une jeune fille de condition que par une jeune fille pauvre. Cette remarque n'est pas inutile, car tu sais qu'il est d'usage à Paris, le jour de sa première communion, d'habiller à ses frais et exactement de même que soi une enfant prise parmi les classes malheureuses, qui va s'asseoir à côté de sa bienfaitrice à la table sainte et prier pour elle.

— Cet usage est bien touchant, Jeanne ; le bonheur que l'on donne à cette pauvre enfant doit encore ajouter à celui que l'on éprouve soi-même en ce beau jour, le plus beau de la vie pour qui sait le comprendre !

— Mais si nous causons toujours, chère amie, nous n'en sortirons pas. Vite, la toilette de la jeune mère ! elle porte une robe de taffetas qui a de chaque côté de la jupe des *guiltes* de velours bordées de guipure ; dans l'intervalle de ces guiltes, une guirlande de fleurs finement brodée au passé en soie cordonnet. Sur les épaules une pointe en guipure ; en dessous des festons du bord, dont les dents sont très-croisées, se trouve une dentelle de vingt à vingt-cinq centimètres qui forme volant, ce qui donne à ce châle un aspect élégant et riche. Les sous-manches et le col sont en guipure ancienne. Le chapeau, en paille écossaise, est orné d'une touffe de plumes mouchetées ; en dessous des fleurs de pommier se mélangent à de la blonde. Si nous voulions trouver là une toilette de jeunes filles, nous retrancherions les guiltes de la robe, les plumes du chapeau, et nous remplacerions le châle de dentelle par un mantelet de taffetas noir ; cette toilette serait jolie et surtout distinguée, ce qui est toujours la qualité essentielle. Maintenant le rébus... l'as-tu deviné ?

— Eh ! non. Je me creuse la tête, et je ne trouve rien qui ait l'apparence de la vérité. Je crains d'interpréter ce rébus de la même façon que certains savants interprètent les inscriptions anciennes.

— Que veux-tu dire ?

— Ah ! tu ne sais pas la grande discussion qui occupe en ce moment le monde scientifique. Un savant, M. de Saulcy, a rapporté de ses longs voyages une

inscription ninivienne que, pour la commodité des gens, il a bien voulu traduire en français : c'est une *hymne au soleil*. Un autre savant arrive et prétend que c'est la *mercuriale d'un marché aux légumes*. Auquel des deux croire ?

— La plaisante contestation ! Sans doute, il faudra en appeler un troisième, qui trouvera que c'est une prière à quelques dieux inconnus, ou toute autre chose, suivant que son imagination le servira. Allez donc y voir vous-même... Mais revenons au rébus, qui est beaucoup moins ténébreux : le mot *procès* écrit en longs caractères, des *avocats* qui font la *vendange*.

— Ah ! j'y suis : *Longs procès, vendange d'avocats*.

— C'est bien heureux ! Pour te punir de n'avoir pas trouvé cela plus vite, je te condamne à m'aider à répondre à une de nos amies qui me demande la manière de terminer les lettres dans les différentes situations de la vie. Voyons, si tu écrivais à un ministre, à un homme haut placé ?

— D'abord, je mettrais en tête : « A Monsieur le Ministre » (de la guerre ou autre) ; puis en vedette : « Monsieur le Maréchal » (en supposant que ce soit son titre), et je finirais par : « Daignez recevoir, Monsieur le Ministre, l'expression de la haute considération de votre très-humble servante. »

— A une dame âgée ou supérieure par sa position sociale ?

— En vedette : « Madame, » puis finir par : « Daignez agréer, Madame (en joignant le titre, si elle en a un), l'assurance des sentiments respectueux de votre très-humble servante. »

— Supposons que nous sommes mariées. A une dame notre égale, mais avec laquelle nous ne sommes pas liées ?

— « Veuillez agréer, Madame, les civilités empreintes, » ou « Croyez, Madame, aux sentiments distingués de votre bien dévouée. »

— A une personne qui t'aurait rendu des services ?

— « Recevez, Monsieur ou Madame, l'expression sincère de la reconnaissance de votre très-obligée, » ou « Recevez l'assurance de ma haute estime et des sentiments d'attachement et de reconnaissance que je vous ai voués. »

— A une personne avec laquelle j'aurais des relations de bienfaisance : « Veuillez, Madame, agréer ma vive sympathie » ou « ma respectueuse amitié. »

— A un ami de ma famille, à un parent : « Croyez, je vous prie, Monsieur, à mes sentiments affectueux, » ou « Veuillez agréer mes civilités respectueuses et affectionnées. »

— Et à un père, à une mère ?

— Ah ! pour le coup, Jeanne, tu te moques de moi ; est-ce que le cœur n'indique pas ce qu'il faut mettre en pareil cas ? qui a besoin d'apprendre à dire à ses parents qu'on les respecte et qu'on les aime ? ce sont des sentiments si naturels, qu'ils coulent d'eux-mêmes de la plume.

— Et une amie ? Qui ne sait l'embrasser tendrement, se dire tout à elle ? et c'est aussi, je crois, ce que nous faisons maintenant en terminant bien vite cette interminable causerie.

ÉPHÉMÉRIDES.

25 AVRIL 1315. — SUPPLICE D'ENGUERRAND DE MARIGNY.

Sous Philippe le Bel, Enguerrand de Marigny fut élevé à la plus haute fortune : il devint grand chambellan, premier ministre, intendant des finances, et coadjuteur du royaume. Ses richesses étaient immenses et son pouvoir sans bornes ; mais il se fit un ennemi mortel de Charles de Valois, frère du roi. Aus-

sitôt après la mort de ce dernier, sous le règne du faible Louis le Hutin, le comte de Valois poursuivit Enguerrand de sa haine ; il le fit accuser de concussion, et une commission condamna le malheureux Enguerrand, si puissant naguère, à être pendu à Montfaucon. Il n'était coupable, cependant, que d'une

trop servile obéissance aux volontés de Philippe le Bel, et l'accuser, c'était condamner la mémoire du feu roi, car l'argent qui manquait au Trésor royal avait été dépensé pour entretenir le luxe de Philippe le Bel. Le comte de Valois éprouva un tardif remords de la grande part qu'il avait prise à la mort d'En-

guerrand; il fit distribuer des aumônes, et celui qui les donnait aux pauvres avait ordre de leur dire : *Priez pour messire Enguerrand et pour le seigneur Charles*. Les biens du malheureux ministre furent, en partie, rendus à sa famille; Louis XI, après un siècle et demi, s'occupa encore de cette restitution.

MOSAÏQUE.

La musique militaire française doit le fifre aux Suisses, le tambour aux Italiens, la musette aux Piémontais, le hautbois aux Allemands; mais on s'est heureusement gardé d'imiter les Espagnols, qui allaient à l'assaut au son des violons. Le grand Condé seul en fit usage au siège de Lérida.

Histoire des troupes étrangères au service de France.

Avecques la vertu, toute façon de vivre est douce et aysée; au contraire, le vice rend les choses qui sembloient autrement grandes, honorables et magnifiques, fâcheuses et desplaisantes, quand il est meslé parmy.

PLUTARQUE.

Régler sa dépense sur son revenu, c'est sagesse; dépenser tout son revenu, c'est imprudence; dépenser plus que son revenu, c'est folie.

FRANKLIN.

Le travail est le gardien de l'innocence des femmes. Rien n'est vil dans l'intérieur de la maison pour une femme sage. La navette et l'aiguille occupent tous ses loisirs; elle se fait gloire soit de préparer le repas, soit de servir le malade.

Maximes Chinoises.

Tout le plaisir du jour est en leurs matinées.
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

MALHERBE.

Sans l'amour de Dieu toutes les vertus sont superficielles et ne jettent jamais de profondes racines.

FÉNELON.

Il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs.

FLÉCHIER.

Rien ne mène plus sûrement à l'humilité que la véridable science.

Duchesse de DURAS.

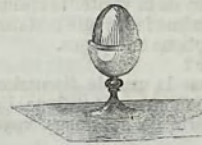
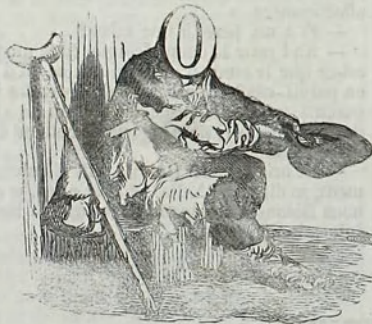
Souvenez-vous encore de bien employer le temps; il n'y a rien qui fasse arriver tant d'honneur, de réputation et de bonheur sur nous que de ne point s'amuser.

Lettres de saint François de Sales.

L'esprit est comme l'or, c'est l'usage qui en fait le prix.

DESMAHIS.

RÉBUS.



TUM

